

# Construction avec fin, construction sans fin

Jacques Press

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2008/5 Vol. 72 , PAGES 1269 À 1337  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130567745

DOI 10.3917/rfp.725.1269

Date de mise en ligne : 02/12/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-5-page-1269?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [Cairn.info/copyright](http:// Cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# I — Rapport de Jacques Press

## *Construction avec fin, construction sans fin*

Jacques PRESS

### 1. ENJEUX

Un homme est là. Songeur, tendu aussi. Il sait que, ce soir, c'est son avenir qui se joue. Face, c'est rendre compte de son expérience passée, lui donner la forme novatrice qui le fait considérer, à juste titre, comme l'un des intellectuels les plus brillants de sa génération. Pile, c'est la folie, cette folie qui l'a fait enfermer depuis plus de trois ans dans une clinique, l'une des plus réputées d'Europe, l'une des plus singulières aussi. Que son enfermement soit justifié ne fait aucun doute : n'a-t-il pas tenté de tuer sa femme et ses enfants, persuadé que la mort était le seul refuge contre les barbares antisémites qui allaient surgir d'un moment à l'autre ?

Maintenant, il a devant lui une issue possible. Trouver à sa folie une issue créatrice ; davantage encore, construire, du noyau même de sa folie, une œuvre, qui, faite des linéaments de cette folie, n'en constitue pas moins – on aurait envie d'écrire : en constitue *pour cette raison même*, ce qui lui donne aussi son aspect compulsif – une voie de sortie : tel est l'enjeu. Et notre homme sait combien est fragile l'issue sublimatoire, il sait qu'il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu entre son délire et la construction qui lui permettra d'y échapper, entre la vérité de sa folie et celle de sa construction. Ce soir-là, il doit choisir. Il serait aussi vrai d'écrire : ce soir enfin, il *peut* choisir.

Et il choisira : la construction contre la folie, la liberté contre l'enfermement, la poursuite de la réflexion intellectuelle contre la néoréalité délirante. Cependant, aucun choix n'est aussi libre qu'il ne paraît au premier abord : un

peu plus de cinq ans après avoir retrouvé le cercle des humains, il mourra, terrassé par une crise cardiaque.

Aby Warburg<sup>1</sup>, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est, en ce soir d'avril 1923, à la veille de donner une conférence relatant son séjour, quelque trente ans auparavant, chez les Indiens Hopi, conférence qui constituera une étape essentielle sur la voie de son rétablissement (Warburg, 2003). Héritier d'une famille de banquiers, Juif cherchant à échapper aux contraintes de son milieu, qu'il jugeait étouffantes, il est l'un des esprits les plus brillants de sa génération : fondateur d'une bibliothèque unique en son genre, historien de l'art, « sismographe » de son époque selon les termes de Didi-Hubermann, il révolutionne sa discipline avec le concept de *Nachleben* (survivance). Cependant, à la fin de la Première Guerre mondiale, le sismographe se brise : Warburg s'imagine être responsable de la guerre, il pense que les antisémites vont le tuer, lui et sa famille. Hospitalisé à Hambourg, puis à Iéna, il aboutit en 1921 à la clinique Bellevue, dirigée par L. Binswanger<sup>2</sup>.

Si j'ai choisi de placer l'exemple de Warburg en exergue de ce travail, c'est que son « cas » nous introduit d'emblée au cœur de notre sujet : délire et construction, délire ou construction ? Délire ou vérité, vérité du délire (nombre de commentateurs ont relevé que le contenu du délire de Warburg reflétait, avec vingt ans d'avance, le sort réservé par Hitler aux Juifs), dimension délirante de la vérité ? Délire et somatisation, délire ou somatisation ?

Mais c'est aussi que son entreprise intellectuelle met au travail un certain nombre de questions essentielles, qui formeront le fond, parfois silencieux, parfois plus bruyant, de ma réflexion.

Tout d'abord, une figuration ne peut être isolée de son contexte sans faire violence à sa profondeur de champ, à sa vérité – en un mot, à son histoire. Qui plus est, la survivance du passé se manifeste dans les failles, dans l'inattendu, dans ce qui détonne. L'origine ne peut être trouvée que dans et à travers la survivance. On ne peut « interrog[er] l'origine que sous l'angle de la répétition et de ses différences : la vérité “archaïque” se décèle mieux dans l'après-coup... que dans un état de “pureté” archaïque, qui s'avère de toute façon inexistant » (Didi-Hubermann, 2002, pp. 332-333 ; guillemets de l'auteur). C'est donc dans la forme même de l'œuvre que se marque l'empreinte du passé, l'intrication des temps. Le passé n'est pas caché *derrière* le présent, mais il l'infiltré, lui donnant ses modes d'organisation et de vacillement particuliers. C'est alors bien plutôt le

1. Sur l'importance d'Aby Warburg et les rapports entre son travail et la pensée freudienne, voir le monumental travail de G. Didi-Hubermann (2002).

2. La situation de Warburg sera d'ailleurs évoquée dans la correspondance entre Freud et Binswanger.

présent qui révèle le passé infiltré dans ses modalités de présentation et dans leurs ruptures<sup>1</sup>.

Or ce passé, comment pouvons-nous y accéder ? Le regard même qui nous permet de le voir n'est-il pas en même temps celui qui le déforme et le rend par là même inaccessible ? Une première fois, bien sûr, parce que « le Moi n'est plus maître en sa demeure » (Freud, 1917). Mais il est un deuxième aspect auquel les travaux de T. S. Kuhn dans le domaine de l'histoire des sciences (Kuhn, 1977) m'ont permis de donner forme : le cadre de référence conditionne l'édifice de pensée autant que l'inverse<sup>2</sup>. Si ce cadre s'effondre, c'est tout l'édifice qui nous permet de penser qui s'effondre avec lui. En première approximation – ce qui constitue certainement une simplification d'un rapport dialectique complexe –, on serait tenté d'écrire que la forme préexiste au contenu<sup>3</sup>. Pour nous psychanalystes : l'existence ou l'effacement concernent autant le *regard* – la sélection des faits choisis – que le matériau lui-même. Il s'agit, dès lors, moins de construire le fait passé que le regard qui permette de le voir, d'exister, moins d'interpréter un contenu que de construire la forme qui permette au contenu d'advenir<sup>4</sup>.

Or ce contenu s'inscrit dans un psychisme tendu entre les deux bornes que constituent le soma et le réel (Green, 1993). Souligner ce fait, c'est mettre en évidence l'écart qui me sépare tant du point de vue vidermanien (Viderman, 1970, 1999)<sup>5</sup> que de ce qu'A. Oppenheimer a appelé à propos de Spence (Spence, 1982 ; Oppenheimer, 1988) et de Schäfer (Schäfer, 1976 [1990], 1983 [1988]), « la solution narrative »<sup>6</sup>. Nous touchons ici une question centrale, celle de l'articulation entre réalité psychique et réalité extérieure, comme aussi entre l'ancrage somatique de la pulsion et le rôle de l'objet. Il est à relever que la difficulté à penser cette articulation sous-tend aussi maints aspects de la controverse menée dans la littérature anglo-saxonne sur la réalité des traumatismes remémorés dans la cure et sur l'alternative construction/reconstruction<sup>7</sup>.

1. *Infra*, en particulier chap. 7.

2. Il y aurait ici un rapprochement à faire avec le point de vue de Wittgenstein, selon lequel la certitude préexiste au doute (Wittgenstein, 1965).

3. Sur les relations entre forme et contenu, voir Bion (1962, 1967), Anzieu *et al.* (1987) et Kahn (2001).

4. À ce propos, voir Ogden (2005 *a* et *b*).

5. Sur le débat engendré par les positions de Viderman, voir Pasche (1999), en particulier pp. 171-211 et 254-270, Brusset (1993) et Bauduin (1994), Janin (1995, 1998). Pour des contributions plus récentes, voir Baranes, Sacco *et al.* (2002), Widlöcher (2006).

6. Pour une critique pertinente de Spence, voir Laplanche (1998 *a* et *b*) qui me paraît cependant buter sur une difficulté analogue en plaçant la source de la pulsion dans l'objet.

7. Sur la question construction/reconstruction, voir les débats entre Blum (1980) et Brennmann (1980), Pasche et Loch (1999), Wetzler (1985) et Brenneis (1997) l'envisagent du point de vue de l'*ego psychology*, alors que Sandler et Sandler l'intègrent dans leur modélisation entre *past unconscious* et *present unconscious* (Sandler et Sandler, 1997). On consultera aussi Target (1998), Gabbard (1997) et, plus récemment, le débat entre Blum (2003 *a* et *b*) et Fonagy (2003). L'ensemble de ces auteurs s'accorde sur l'incertitude des reconstructions quant aux souvenirs de traumatismes sexuels et sur le fait que ces souvenirs constituent souvent une réinterprétation *a posteriori* de traumas précoces de nature narcissique.

Par ailleurs, le mouvement juste évoqué – donner un espace au non-existant – sous-tendra mon parcours de bout en bout. Or ce mouvement se situe aux antipodes de celui d'un investigateur cherchant à mettre en évidence un déficit, notion qui occupe une place centrale dans la théorie psychosomatique en particulier (Marty, 1976, 1980 ; Fain, 1995). Sous cet angle, il serait à peine exagéré de dire que l'ensemble de ce travail constitue un effort de perlaboration de ma filiation avec ces auteurs qui furent mes maîtres.

Une remarque encore avant de poursuivre. Les grands textes freudiens, et en particulier « Analyse sans fin, analyse avec fin » et « Constructions dans l'analyse » sur lesquels je centrerai mon attention, sont doués de ce que j'appellerai, à la suite de Goody (1997), une générativité prodigieuse. Qu'est-ce que la générativité ? C'est au fond la réciproque de la condensation. Alors que celle-ci indique le fait pour une représentation d'être au croisement de plusieurs fils associatifs, la générativité pointe la potentialité de développements ultérieurs contenus en germe, mais non nécessairement développés, dans une représentation, une formulation, un mythe ou une théorisation donnés<sup>1</sup>. Cette notion de générativité m'accompagnera donc tout au long de ce travail. Sans doute est-elle symptomatique d'une manière d'envisager le travail analytique, non seulement au sens du mot grec *analuein*, « défaire, délier », mais aussi, de manière dialectique, dans sa potentialité à générer de nouvelles modalités combinatoires, de construire des liens nouveaux à partir de l'existant. Cette capacité générative est au fondement des effets de notre travail, c'est elle qui devrait permettre à chaque analysant – comme aussi à chaque analyste – de sortir de l'aventure analytique plus riche, et plus riche avant tout de potentialités.

J'articulerai ma réflexion en trois temps. J'examinerai d'abord les deux articles de l'été 1937 et le saut épistémologique dont le second témoigne (chap. 2 et 3). Un fragment d'analyse (chap. 4) formera ensuite le fond sur lequel je développerai les enjeux théoriques de ce saut (chap. 5 à 7). Enfin, j'aborderai plus spécifiquement les implications de mes réflexions en psychosomatique (chap. 8).

## 2. L'IMPENSÉ D' « ANALYSE AVEC FIN, ANALYSE SANS FIN »

Juin 1937 : Freud malade, menacé par les nazis, ayant perdu ses plus proches compagnons, termine « Analyse avec fin, analyse sans fin », texte qui sou-

1. Sur ce point, voir aussi Saïd (2004).

lève des questions essentielles. Quelles sont les limites de l'analyse ? Qu'est-ce qui en détermine l'issue ? Il souligne l'importance du facteur économique ainsi que les principaux éléments déterminant l'issue de la cure : force pulsionnelle ; rôle du facteur traumatique, vu comme un élément de bon pronostic ; et, finalement, les modifications du Moi. Parmi celles-ci, la viscosité de la libido et la perte de sa plasticité, à quoi s'ajoutent deux facteurs essentiels.

D'une part, le besoin de punition du Moi, qui, non seulement, n'est plus maître en sa demeure (Freud, 1917), mais s'est révélé entre-temps être lui-même largement inconscient, déchiré par le clivage, et apparaît maintenant soumis, lui aussi, aux pulsions de destruction à travers le masochisme. De l'autre, le fameux *gewachsene Fels*, le refus de la féminité dans les deux sexes, qui conclut ce texte. Or ces deux temps de l'article s'accompagnent l'un comme l'autre d'un saut, non signalé par Freud, dans le cours de la discussion : saut vers la métapsychologie, pour le premier ; saut vers la biologie, pour le second. Ces sauts non signalés me semblent indiquer des butées. En d'autres termes, des moments de résistance, dans le double sens du terme. Quelque chose résiste dans le matériau à élaborer, mais aussi : quelque chose résiste chez l'analyste, quelque chose que j'ai mis ailleurs en lien avec la présence/absence douloureuse de S. Ferenczi, qui hante tout l'article à la fois comme interlocuteur et comme patient (Press, 2006 [2007]).

Toutefois, heureusement pour nous, le fameux roc qui conclut l'article de juin 1937 n'est pas le mot de la fin. Trois mois à peine le séparent en effet de « Constructions dans l'analyse » (Freud, 1937 *b*). Il s'agit bien de ressaisir les enjeux de toute une œuvre, particulièrement ceux ayant trait aux limites de l'analysable dans leur lien au contre-transfert. J. Guillaumin a, dans un très bel article, envisagé la pulsion de mort comme impensé du contre-transfert (Guillaumin, 1988). De manière analogue, on peut concevoir « Constructions » comme une tentative de perlaboration de l'impensé d'« Analyse avec fin, analyse sans fin ». On pourrait également dire que ma lecture de « Constructions » est, à son tour et à mon niveau, une tentative visant à déchiffrer ce qui y est présent, et, malgré l'effort de perlaboration freudien, y fait reste.

### 3. SEPTEMBRE 1937 : UN SAUT ÉPISTÉMOLOGIQUE

En effet, la reprise de septembre 1937 conduit Freud à un véritable bouleversement.

Tout d'abord, et même s'il s'en défend initialement dans son article, la notion de construction acquiert maintenant un statut théorique et métapsycho-

logique comparable à celui de l'interprétation, de la *Deutung*<sup>1</sup>. Souvenons-nous de ce passage d'« Analyse avec fin » dans lequel Freud oppose les effets de la censure dans le cas du refoulement à ceux qu'entraînent les « autres mécanismes de défense » : « caviardage » du texte dans le premier cas, déformation et mutilation dans le second (Freud, 1937 a, pp. 251-252). La *Deutung* correspond au premier cas. Elle met au jour quelque chose dont le sens est certes caché ou peut prendre la forme d'une lacune (le « caviardage »), mais dont l'existence n'est pas mise en doute. Dans le cas de la construction, en revanche, il ne suffit pas de remplacer les segments de texte manquants, ni de traduire un langage dans un autre. On ne peut pas non plus rétablir par déduction la forme originale du texte : quelque chose manque de manière beaucoup plus radicale. Du même coup, la métaphore archéologique montre ses limites : il n'est plus possible de penser retrouver l'origine « telle qu'en elle-même ». Ainsi, la quête de l'origine, qui a animé Freud de *Totem et tabou* au *Moïse*, se voit une dernière fois mise en échec.

Mais à cela s'ajoute que, de toute façon, le geste même de notre recherche modifie ce que nous cherchons. Comme l'écrit Didi-Hubermann : « S'il y a une limite du modèle archéologique en psychanalyse, cette limite tient d'abord à la façon dont l'archéologie elle-même se voit pensée... *Exhumer les objets du passé, c'est modifier et le présent et le passé lui-même*... Les empreintes ne sont jamais complètement effacées ; mais elles ne sont jamais données à l'identique non plus » (*ibid.*, p. 326 ; mes italiques). Il s'ensuit, ajoute Didi-Hubermann, que le principe de répétition, d'empreinte (dont il montre la source chez Darwin), est *en même temps* « un principe d'incertitude » (*ibid.*).

Reste que l'effort freudien apparaît tendu entre deux mouvements contradictoires qu'on pourrait formuler ainsi : oui, l'origine est inaccessible ; mais je la trouverai quand même<sup>2</sup>. Or je soutiendrai que cette tension mérite d'être maintenue. Car elle est au cœur de l'humain, c'est elle qui nous pousse, indomptés, non pas vers l'avant, mais vers l'arrière. Défaut de passivité, chez l'analyste cette fois ? Certes. Mais aussi nécessité d'une origine fondatrice ancrée dans le réel – réel de l'histoire individuelle, réel de la phylogénèse, réel de l'ancrage somatique – si l'on ne veut pas tomber dans une spéculation délirante.

De manière liée, le trajet conduisant de la *Deutung* à la *Konstruktion* va de pair avec un saut épistémologique éclairant d'un jour nouveau les deux pôles de cette tension. Il y a d'un côté le fait que ce que nous avons à construire est en

1. Voir Vassalli (2001) pour un éclairage épistémologique sur cette question.

2. Je laisserai de côté un examen plus détaillé du statut de l'origine, en particulier phylogénétique, dans l'œuvre freudienne – point sur lequel, à travers des éclairages divers, Assmann (1998) et Godelier (2004) apportent des contributions essentielles –, ainsi que de la place qu'y occupe la loi de Haeckel, fondant une sorte d'archéologie phylogénétique de la trace (Duvernay-Bolens, 2001).

lien avec les butées de juin 1937 : de ce point de vue, il s'agirait de construire les fondements d'une position passive en retournant aussi loin que faire se peut vers l'origine. Mais d'un autre côté, si « Ça » manque de façon si radicale, il va falloir nous construire ce en quoi consiste ce qui manque : seul notre regard (*supra*, chap. 1) pourra lui donner forme.

Or la question du regard nous oblige à faire un pas supplémentaire. En effet, nous rencontrons ici les grands débats contemporains sur la question des rapports entre observateur et acteur. Dans le domaine des sciences humaines, je pense en particulier à l'impulsion apportée par les auteurs de l'École de Cambridge, parmi lesquels l'anthropologue J. Goody (1997 [2003]) et l'helléniste G. Lloyd (1990 [1993]) occupent une place éminente.

Dans leurs domaines respectifs, l'un comme l'autre montrent la nécessité de ne pas plaquer nos concepts sur notre objet d'étude. L'un comme l'autre soulignent la nécessité de prendre en compte le point de vue de l'acteur avant d'interpréter ses dires ou son comportement selon notre grille de compréhension, cette dernière technique aboutissant à travers une forme de confort intellectuel à un : « Ils sont comme ça parce que..., mais nous, qui possédons le savoir et la culture, et, par un glissement supplémentaire, qui représentons la normalité, connaissons ce "parce que". » Dans un essai dont le titre sonne comme un défi, *Demystifying Mentalities*, Lloyd démontre la faiblesse d'une notion aussi centrale dans la recherche anthropologique de la première moitié du siècle passé que celle de mentalité primitive, inventée par Lévy-Bruhl, et démontre aussi qu'elle repose sur un postulat rassurant d'une différence de nature entre « eux » et « nous ». Or il est évident que cette notion imprègne profondément de nombreux textes freudiens, le plus illustre étant, bien sûr, *Totem et tabou*<sup>1</sup>.

C'est dire la profondeur de l'ébranlement que je perçois dans « Constructions ». Avec lui, on voit se dessiner en creux une autre conception de ce que pourrait être le travail psychanalytique. Moins mise à nu d'une structure existante, faite de différents niveaux de discours que (non-)rencontre d'une demande ayant son économie et sa dynamique propres avec une (non-)réponse qui risque à tout moment de déraiper dans le refus par l'objet de la pulsionnalité du sujet (et/ou des besoins de son Moi). Moins déchiffrement d'un « texte » de l'inconscient que construction aléatoire (Pragier et Faure-Pragier, 2007 ; Canestri, 2004) d'un espace commun où pourra, éventuellement, advenir un véritable échange. Échange dont l'enjeu est l'advenue d'une pulsionnalité n'ayant pas, jusqu'alors, trouvé sa place, ce qui renvoie d'une part aux marquages traumatiques précoces et de l'autre plus au Ça de la deuxième topique qu'à l'incons-

1. On est ici en plein paradoxe, puisque l'entreprise intellectuelle freudienne débouche sur le constat qu'il n'y avait pas de différence d'essence entre le normal et le pathologique.

cient de la première – les deux aspects étant d'ailleurs liés et constituant les conditions préalables et nécessaires à toute *Deutung* comme à toute construction de l'originaire.

Un concept m'a été d'une grande utilité dans cette réflexion, celui de « structure de la conjoncture », développé par l'anthropologue Marshall Sahlins (1985 [1989]). Partant d'une situation locale – les effets du malentendu fondamental ayant présidé à la (non-)rencontre entre Cook et les Anglais, d'une part, les Hawaïens, de l'autre<sup>1</sup> –, Sahlins en tire des conclusions d'une portée universelle. La structure de la conjoncture, c'est le terme tiers « entre la structure et l'événement », terme tiers que Sahlins définit comme suit : « Un ensemble de rapports historiques qui reproduit à la fois les catégories culturelles et qui leur donne de nouvelles valeurs à partir de leur contexte pragmatique » (*ibid.*, p. 131). Il s'agit, écrit Sahlins, d'une « sociologie situationnelle de la production de sens » (*ibid.*). En d'autres termes, l'opposition traditionnelle entre structure et conjoncture s'avère source d'impasses : la structure est elle-même historiquement déterminée ; à l'inverse, « un événement [ne] devient tel [que] quand il est interprété » (*ibid.*, p. 13). Il semble que nous ayons là une représentation fort intéressante d'enjeux pouvant s'appliquer *mutatis mutandis* à la rencontre analytique.

Celle-ci est en effet fondée elle aussi sur un malentendu fondamental qu'il serait vain de vouloir esquiver, et dans lequel chacun joue son rôle : l'analyste accueilli pour ce qu'à ses yeux il n'est pas et ne saurait être et qu'aux yeux de l'analysant, il est pourtant et ne peut qu'être ; et, inversement, l'analysant ne correspondant que très imparfaitement aux attentes, avouées ou non, de son analyste. Deux vérités qui se rencontrent sans se voir et ne peuvent que se heurter, et dont chacune a sa valeur propre, fonction de l'histoire et de l'organisation individuelle de chacun des partenaires. Deux vérités d'où sortira, « si tout se passe bien », une structure nouvelle, celle qui se réalise à travers la rencontre analytique – chimère (M'Uzan, 1977), tiers analytique (Ogden, 1994, 2005 *a*) –, différente des deux précédentes, issue d'elles et qui cependant ne s'y résume pas.

Ainsi le saut épistémologique évoqué plus haut débouche-t-il sur une modélisation, celle de l'ébranlement d'une structure, qui, cela mérite d'être relevé, est aussi à l'œuvre à l'intérieur même de « Constructions ». Cet ébranlement est à son tour capable d'entraîner lui-même la formation de nouvelles structures, aussi bien à l'intérieur du couple analytique que dans nos constructions théoriques. Mais le terme même d'« ébranlement » nous renvoie aussitôt aux bases de ce qui est ébranlé, donc à nouveau aux bases de la position passive.

1. Cook est accueilli comme Lono, dieu de la fertilité, attendu à cette saison, et, pour cette raison même, destiné à être sacrifié, ce qui se réalisera avec son meurtre quelques mois plus tard.

Or cet ébranlement se situe au cœur de notre pratique, il touche les deux partenaires de la relation analytique. C'est ce dont témoigne le récit clinique qui suit et qui constituera en même temps l'arrière-plan sur lequel se déploieront mes développements théoriques ultérieurs.

#### 4. FRAGMENTS D'UNE ANALYSE

Lors de la première séance sur le divan, Jean commence à parler des échecs professionnels qui, de pair avec des manifestations allergiques importantes, motivent sa demande d'analyse. Mais, ajoute-t-il, sa vie ne va par ailleurs pas si mal.

Puis, après un silence : « Je ne sais pas trop de quoi parler, je se sens un peu tendu. » J'interviens alors : cette tension signale peut-être qu'il y a quelque chose à penser. Un court silence suit, puis Jean explose avant de s'asseoir sur le bord du divan : je suis vraiment le dernier des imbéciles pour proférer des banalités pareilles, il ferait mieux d'aller voir ailleurs. Il ne sait pas ce qui le retient de me casser la figure.

Abasourdi, j'essaie tant bien que mal de comprendre ce qui s'est passé. Cependant, mes interventions sont balayées d'un revers de main. Pendant plusieurs semaines, les choses continueront ainsi. Je me suis souvent surpris à penser, avec exaspération : « Mon gars, tu as vraiment un problème avec ton homosexualité. » Je commence à interpréter selon cette ligne, mais mes tentatives sont aussitôt balayées par des sarcasmes mêlés de hurlements de rage, quand ce ne sont pas des séances où Jean reste assis au bord du divan : les analystes se moquent bien de leurs patients avec leur cadre où, soi-disant, tout peut être dit, mais rien ne doit être fait. « Cadre protecteur », me dit-il une fois en reprenant un terme que j'avais eu le malheur d'utiliser, « mon œil, c'est vous qu'il protège, pas moi ». Et je devais bien reconnaître qu'il n'avait pas entièrement tort, que j'étais incapable de le protéger du sentiment de danger mortel qui occupait l'essentiel des séances. Après coup, d'ailleurs, j'ai pensé que, si mes interventions sur les motions homosexuelles n'étaient pas fausses, elles étaient bien défensives et arrivaient plusieurs années trop tôt.

Toutefois, Jean continue à venir à ses séances et je le sens profondément désespéré. Petit à petit, au milieu des insultes et des séances passées au bord de la rupture, quelque chose commence à se faire jour. Jean est le seul garçon d'une fratrie de trois enfants. Depuis tout petit, il a entendu une phrase qui revenait comme un leitmotiv dans la bouche de sa mère et dont la véracité lui a encore été confirmée récemment : « Ton père m'a dit, alors que nous n'étions

pas encore mariés : « Si j'ai un fils comme mon frère, il ne restera pas à la maison ». » Ce frère semble avoir terrorisé toute la famille par sa violence, et l'avoir particulièrement exercée à l'égard de son frère cadet, le père de Jean.

À la fin d'une première année d'analyse tempétueuse, alors que Jean me raconte pour la énième fois les frasques de cet oncle et leur prégnance dans la dynamique familiale, une phrase se fait jour en moi. Plus précisément, je la vois, affichée devant moi : « On tue un fils » (le détour par « On bat un enfant » me devient rapidement évident). En même temps, je suis envahi d'une vague de tristesse qui me fait venir les larmes aux yeux. Presque malgré moi, je la répète à haute voix. Un long silence s'ensuit, puis Jean éclate en sanglots incoercibles, qui occupent l'essentiel de la séance. Une digue s'est rompue, me dit-il. À partir de ce moment, quelque chose change dans le climat des séances. Les menaces de rupture persistent, mais la pression est moindre. J'ai, par moments en tout cas, l'impression de pouvoir respirer un peu, d'autant que les manifestations somatiques diminuent de manière spectaculaire.

Pas pour longtemps toutefois. Car Jean développe des insomnies sévères entrecoupées de cauchemars terrifiants qui semblent avoir littéralement pris la place des somatisations antérieures. Ce sont d'abord des cauchemars blancs. Jean se réveille en hurlant, arrive dans un état d'angoisse massive à ses séances et me prend à partie : je veux sa mort. D'un autre côté, cependant, ce qui était vitallement important pendant cette période, ce qu'il attendait de moi sans le savoir, c'était qu'à chaque fois je puisse donner une forme pensable à ce qui se passait et qui tournait toujours autour du scénario transférentiel : « On tue un fils. »

Néanmoins, Jean dormait de moins en moins, son travail était en danger et des pensées de plus en plus obsédantes de suicide occupaient le devant de la scène : tout plutôt que de continuer ainsi. Un soir qu'il est seul à la maison, Jean prend un couteau à viande et, dans une sorte de jeu avec la mort, l'appuie sur sa carotide. Une pensée lui vient alors à l'esprit : s'il se tue, j'aurai gagné, je l'aurai réellement tué. En première approximation, on pourrait dire que c'est la volonté de revanche à mon égard qui lui a sauvé la vie. Angoissé moi-même comme on peut l'imaginer, je lui propose une séance supplémentaire, qu'il refuse. Dans les mois suivants, ce scénario prend une forme onirique : les cauchemars commencent à avoir un contenu : un homme le poursuit avec un couteau ; ou il voit un visage de femme qui le regarde silencieusement et se réveille dans un hurlement d'angoisse. À ce stade, contrairement à ce qui sera le cas plus tard dans sa cure, j'ai entendu le texte manifeste de ces rêves moins comme l'expression déguisée d'un désir homosexuel ou incestueux que d'une « vérité historique » touchant à son parcours de vie (*infra*, chap. 6 et 7).

Pendant tout ce temps, je me disais avec désespoir qu'il n'était pas possible que nous n'arrivions pas une fois « quelque part », sans trop savoir en quoi

consisterait ce « quelque part ». Cependant, un thème apparaît, qui fait partie de la mythologie familiale : bébé, il ne dormait pas. On mettait alors son lit au grenier et on le laissait crier. Un jour où, de nouveau, il avait passé une nuit blanche, il sort en titubant de sa séance sans serrer la main que je lui tendais et, pour ainsi dire, sans me voir. Bouleversé, je passe à mon tour une nuit blanche en attendant la séance du lendemain : dois-je intervenir dans la réalité ? Ou dois-je penser que, malgré le risque encouru, quelque chose s'est construit entre nous pendant ces trois ans d'analyse, qui lui permettra de tenir jusqu'au lendemain ? Non sans hésitation et soutenu par la pensée que l'enjeu était transférentiel dans son essence, je choisis la seconde solution.

Le lendemain, Jean revient. Après un moment de silence, il murmure : « Je suis à bout ; je sais bien maintenant que vous ne voulez pas ma mort. Mais je ne peux plus continuer ainsi, dans cette angoisse et cet épuisement. Cette nuit, je n'ai de nouveau pas dormi. » En d'autres termes, c'est au moment où la persécution homosexuelle, ancrée dans la réalité de l'injonction parentale, se relâche, que Jean s'effondre. Mais cela, je peux le dire maintenant, avec le recul. Sur le moment, ce qui me saisit, c'est la vision du bébé hurlant et laissé à lui-même. « J'ai le sentiment », dis-je alors, troublé moi-même par le caractère alambiqué de ma formulation – sans doute lié au côté transgressif que revêtent toujours, pour moi au moins, de tels passages –, « que, bébé, vous n'avez pas pu être suffisamment en contact avec le sein de votre mère ». Jean se tait un long moment. Puis, profondément ému, mais comme apaisé, il balbutie : « Jamais je n'aurais pensé que vous me diriez quelque chose de ce genre. » Peu après, il fera un lapsus significatif. Parlant de la mort de sa mère quelques années auparavant, il veut rappeler qu'« on n'était pas là quand elle est morte ». Mais ce qui lui vient est : « Elle n'était pas là quand on est mort. »

Ce moment constitue un tournant dans cette cure, qui suivra dès lors une évolution plus classique pour se terminer de manière satisfaisante après neuf ans. De manière tout à fait caractéristique, il pourra, dans les dernières années de son analyse, entendre le vœu infanticide comme une projection de sa part et assumer l'intensité de ses souhaits tant homosexuels que parricides et incestueux.

La question se pose à l'évidence : que s'est-il passé dans ce moment crucial ? Anticipant quelque peu sur les développements qui vont suivre, je mettrai l'accent sur quatre points.

D'abord, il ne s'agit pas d'une intervention secondarisée, mais d'une construction dans le contre-transfert, produit de notre travail commun. Comme telle, elle comporte évidemment une dimension inconsciente. Elle contient aussi une charge de séduction, la question étant celle de la nature de cette séduction. Enfin, elle se heurte, avant de pouvoir se formuler, à une vive résistance intérieure.

Second élément : elle rend réelle – et active dans le champ analytique – une « non-expérience », celle de la non-rencontre entre Jean et sa mère, qui, brusquement, s'actualise et se voit attribuer un statut de réalité commune autour d'une « vérité historique » proférée par ma voix.

Par ailleurs, proférer cette « vérité historique » revient à dire : « Oui, cela a bien existé », avec la surcondensation que contient ce « cela » : l'injonction paradoxale ( « Sois et ne sois pas ton frère » ) ; la dépression maternelle constituant Jean en complément narcissique de sa mère ; les aléas d'une dynamique familiale s'étendant sur plusieurs générations et caractérisée par une suite de ruptures et d'exils. En d'autres termes, dire que « cela » a existé lève alors une communauté de déni autour d'une situation familiale complexe. C'est le troisième élément.

Enfin, le dernier point est le profond mouvement régressif, identitaire et identificatoire, qui me porte, tendant à rendre floues les limites entre ce que je ressens et ce que Jean vit.

Dans la compréhension que j'en ai, c'est l'alliage, la mise en vibration de ces quatre éléments œuvrant conjointement, qui a rendu mon intervention efficiente. Peut-être un autre analyste aurait-il été capable de laisser la bride à la régression pour arriver à un résultat final plus probant. Reste que ce qui s'est passé là a fonctionné comme une butée – j'aurais envie d'écrire : comme un point de fixation – mettant un terme à une aspiration néantisante dont je ne voyais pas la fin.

Quelle que soit sa valeur de résistance, ma reconnaissance de ce qui a manqué dans l'histoire de Jean a donc constitué un moment mutatif de cette cure (comme d'autres, d'ailleurs). Ce fait a beaucoup influencé ma réflexion, il a infléchi mon travail. En d'autres termes, de tels moments sont mutatifs pour l'analyste aussi : des expériences de ce genre ont transformé ma manière d'être analyste. Dans ce qui suit, il a fallu choisir et j'ai opté pour une réflexion théorique. Mais Jean et ses frères et sœurs d'analyse m'accompagneront à chaque instant.

## 5. RÉGRESSION, RÉPÉTITION, CONSTRUCTION

Écrire que Jean présentait des difficultés régressives majeures constitue une banalité rassurante. Mais ce qui m'a frappé chez lui comme dans d'autres cas similaires, c'est combien se contenter d'une interprétation en termes d'homosexualité latente – une homosexualité pourtant massivement active –, voire de narcissisme phallique, était insuffisant et défensif de ma part. Combien, par conséquent, il était important d'interroger les bases du « roc » de 1937.

Cela d'autant plus que la notion de régression<sup>1</sup> – avec sa jumelle, la fixation – constitue l'un des lieux où se noue, à l'intérieur même de la théorie freudienne, la tension qui fait le propre de l'humain : entre influence du monde extérieur et ancrage somatique ; entre présent et passé ; entre ontogenèse et phylogenèse. Or ces nouages ne sont pas sans poser de difficiles problèmes, ce qui a conduit de nombreux auteurs à mettre en question ces notions, et plus spécifiquement celle de régression. Concept bancal, flou, sans base métapsychologique claire : les critiques, justifiées<sup>2</sup>, n'ont pas manqué.

Néanmoins, le cas de Jean comme, d'ailleurs, un bref survol de la littérature postfreudienne sur ce thème semblent indirectement donner raison à Grubrich-Simitis (1991) : la place occupée par la phylogenèse dans l'œuvre de Freud recouvrirait pour une part un « continent noir » touchant au maternel précoce et au narcissisme primaire. C'est ce terrain qu'explorent les auteurs qui ont abordé la régression sur le plan théorique, ce sont sans doute les mêmes aussi qui ont osé se confronter comme analystes à leurs limites, à leurs zones de fonctionnement non névrotique, à leur « folie privée ».

Ferenczi, engagé dans une quête où il laissa sa santé et peut-être sa vie ; Winnicott, insistant sur le fait que « ce n'est pas dans la régression que réside le danger, mais dans le fait que l'analyste n'est pas prêt à faire face à cette régression et à la dépendance qui l'accompagne » (Winnicott, 1954, p. 230) ; notant, au sujet d'une de ces cures, qu'il avait été bien obligé d'« assumer un développement personnel... qui a été pénible et qu'[il] aurai[t] volontiers évité » (Winnicott, 1955, p. 253) ; Balint, confronté aux formes malignes de régression : tous ces auteurs ont vécu, dans leur quotidien, l'ébranlement auquel nous confronte ce type de pratique.

Mais aussi Marty, dont l'un des premiers articles porte sur les difficultés narcissiques de l'observateur en psychosomatique (Marty, 1952). Article qui a renforcé en moi la pensée que la cohérence extrême caractérisant le système théorique martyien dans sa forme achevée représentait un effort – et un contre-investissement – de l'homme Marty pour faire face à l'effroi devant l'intuition qui est aussi sa grande découverte : à savoir que l'être humain « pouvait détruire lui-même son corps..., et non seulement de façon théorique comme dans les névroses, mais de façon pratique, effective » (*ibid.*, p. 161 ; Press, 2004).

Plus près de nous, C. et S. Botella occupent une place à part avec leurs travaux sur la régrédience (Botella et Botella, 1990, 1992, 2001 *a*, 2001 *b*). Accent

1. Voir en particulier Baldacci, Daubech et Denis in Dreyfus et L'Heureux-Le Beuf (2001), ainsi que Durieux (1992). Pour des contributions antérieures, voir Balint (1968) et Loewald (1981).

2. Au premier rang de ces critiques, Lacan.

mis sur ce qu'ils nomment le « sexuel primordial » et « l'objet perdu de la satisfaction hallucinatoire » ; centrage sur l'hallucinatoire, défini comme « le représentant motionnel de la pulsion » (Botella et Botella, 2001 *a*, p. 1191) ; mise en cause de la vision génétique qui domine une partie des travaux freudiens ; importance d'une prise en compte simultanée de l'hypercomplexité des niveaux de fonctionnement, tant chez l'analysant que chez l'analyste ; rôle de la figurabilité et des conditions lui permettant d'advenir ; fonction du rêve comme mémoire d'une préhistoire personnelle entendue « non comme ce qui précède l'histoire, mais comme ce qui lui échappe » (*ibid.*, p. 1203) ; présence d'une mémoire amnésique, ne pouvant être amenée au jour qu'à travers le fonctionnement régrédient de l'analyste en séance, ce qu'ils nomment « un état de séance » (*ibid.*, p. 1210) impliquant un travail en double. Tels sont, trop brièvement résumés, quelques-uns des développements majeurs de leur réflexion.

La régression m'apparaît ainsi comme un concept fondamental malgré les critiques valables dont il a pu faire l'objet. Car, considéré sous l'angle de sa valeur heuristique, il constitue une pierre de touche de la théorisation psychanalytique, tant chez Freud que dans les travaux de certains de ses successeurs qui me sont les plus chers. Et, fait capital, c'est à travers sa prise en compte que seront perlaborées certaines des butées auxquelles s'est heurté Freud à la fin de sa vie.

À ce point, trois remarques s'imposent :

1 / À partir de 1920, la régression change de signe – ou, plus exactement, de camp (Baldacci, 2001). Elle était attachement, pathologique certes, mais pleinement libidinal, à un stade de développement antérieur ; elle devient l'alliée des pulsions de destruction (Freud, 1920), le signe d'une désintrication pulsionnelle (Freud, 1926), la mort elle-même pouvant être considérée comme une forme extrême de régression allant jusqu'au niveau zéro de l'excitation<sup>1</sup>. En d'autres termes, tout retour à l'antérieur se trouve dès lors placé sous la menace d'une déqualification pulsionnelle : à l'intérieur même du mouvement qui nous porte à vouloir retrouver une satisfaction antérieure, se glisse le cheval de Troie de la déliaison.

2 / Parallèlement, la question se déplace, Freud mettant dès lors l'accent moins sur la régression que sur la répétition et sur la contrainte qui la sous-tend. Se pose en conséquence la question de l'articulation entre régression, répétition et retour à l'inanimé.

3 / De manière liée, ce que montre aussi le destin ultérieur, postfreudien, des réflexions freudiennes, c'est que la question de la régression nous oblige à remettre sur le métier une question que Freud s'est lui-même posée dans la

1. Ferenczi donnera de ce nouvel état de la théorie une version personnelle avec sa notion de *régression thalassale* (Ferenczi, 1924).

XXVI<sup>e</sup> conférence (« La théorie de la libido et le narcissisme »). Je le cite : « Est-il possible que nous réussissions à subordonner tous les troubles des affections narcissiques et des psychoses à la théorie de la libido [...] et que nous n'ayons jamais à incriminer une modification dans la fonction des pulsions d'autoconservation ? » (Freud, 1916-1917, p. 444).

Impossible de répondre pour le moment, écrit-il en substance, mais il ajoute : « Je ne serais pas étonné [que seules les pulsions libidinales aient ce pouvoir pathogène], si bien que la théorie de la libido pourrait célébrer son triomphe sur toute la ligne » (*ibid.*). On sait ce qu'il en advint : trois ans plus tard, « Au-delà du principe de plaisir » allait sonner le glas de cet espoir, et reformuler toute la théorie en d'autres termes, ceux de l'opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort. Reste que la reformulation de 1920 laisse néanmoins la question de 1917 en suspens, sans que Freud ne la reprenne par la suite, sauf dans une remarque dans l'*Abrégé*, lorsqu'il évoque « certains individus chez qui [...] *la pulsion d'autoconservation a subi un véritable retournement...* » (Freud, 1940, p. 49 ; mes italiques). En lisant ce passage, on s'interroge : faudrait-il, contrairement au point de vue de 1917, envisager un destin des pulsions du Moi ?

Un passage de la XXII<sup>e</sup> conférence fournit un indice. C'est celui où, remarquant que « nous connaissons le développement du Moi infiniment plus mal que celui de la libido », Freud met son espoir dans l'étude des névroses narcissiques. Et sur quoi enchaîne-t-il ? Sur Ferenczi et son article de 1913, « Le développement du sens de la réalité et ses stades », « tentative remarquable [...] pour construire théoriquement les stades de développement du Moi » (Freud, 1916-1917, p. 364).

Qu'on me pardonne ce petit jeu de citations. Si j'y ai cédé, c'est qu'il semble dessiner une voie qu'indique la référence à Ferenczi et que la dernière théorie des pulsions a sans doute contribué à masquer : celle précisément d'une poursuite de la réflexion sur le développement des pulsions du Moi. Faisons un pas de plus. Il ne serait pas exagéré de considérer les travaux de Ferenczi ainsi que l'œuvre de Winnicott comme un effort pour penser ce qu'on pourrait appeler « le destin des pulsions du Moi ». Pulsions qui s'avèrent plus fragiles que ne le pensait Freud, et dont, surtout, le développement paraît largement tributaire des situations d'environnement. Ce sur quoi vient buter l'analyste, la mal nommée « réaction thérapeutique négative », le roc freudien du défaut de passivité comme l'introuvable de l'archéologie, il faudrait alors l'envisager aussi sous l'angle des capacités de l'environnement à créer les conditions qui permettraient aux pulsions du Moi de pouvoir affirmer leur présence autrement que dans un refus radical du « non-Moi », autrement que dans un retrait autarcique et tout-puissant.

Pour le dire encore autrement : on ne peut envisager la construction d'une position passive ni, de manière liée, la question de la régression, en dehors d'une réflexion articulant développement libidinal et pulsions du Moi, le premier comme les secondes envisagés en fonction des conditions d'environnement. Or, même si c'est au prix d'une certaine simplification, il m'est souvent apparu utile de penser que, dans les cures que nous menons, l'environnement, c'est nous, l'analyste, avec notre cadre. Que cela passe par une révision de notre mythologie pulsionnelle, Winnicott par exemple en était convaincu, lui pour qui les pulsions de mort freudiennes étaient entièrement défléchies sur les carences de l'environnement. Je n'en suis pas si sûr, mais l'important me paraît de ne pas se laisser enfermer dans des théories explicatives totalisantes, qui, explicitant si bien tout, finissent par ne plus rien expliquer et dont la valeur de réassurance prime toute autre. Tentation à laquelle nul n'échappe et à laquelle une certaine utilisation du concept de pulsion de mort nous expose de manière particulièrement aiguë.

Il me paraît plus intéressant d'essayer de faire travailler entre elles certaines de ces théorisations. Car je me suis rendu compte avec le temps que, bien qu'issues de parcours individuels et analytiques ainsi que d'options théoriques très différentes et souvent divergentes, elles n'en présentaient pas moins des points de contact – qui peuvent aussi être des points de frottement – inattendus et qui méritent d'être examinés avec quelque détail.

### *Régression, distorsion*

On le sait, Marty reprend, dans sa théorisation, la notion de régression au sens génétique du terme, celui que Freud utilise dans la *XXII<sup>e</sup> conférence*, tout en inversant le rapport entre régression et fixation : pour lui, la régression est première ; la fixation seconde (Marty, 1980). On ne sera pas surpris de constater que Marty rejoint d'un côté le biologisme freudien, certes délesté sur le plan manifeste du point de vue phylogénétique. En opposition avec les positions freudiennes d'après 1920, mais proche du point de vue défendu dans les *Conférences d'introduction*, il donne une extension particulière et attribue une valeur vitale essentielle aux systèmes de fixation-régression, celles-ci apparaissant dans sa théorisation la base de ce qu'on pourrait appeler un narcissisme de vie psychosomatique. Le génétisme de Marty le pousse par ailleurs à adopter le point de vue de Karl Abraham sur l'existence de deux étapes dans le stade anal – la première, expulsive ; la seconde, rétensive – et à accorder un rôle structurant fondamental à cette dernière.

M. Fain, de son côté, oppose régression – entendue au sens freudien du terme – à distorsion (Fain, 1995), liant celle-ci au narcissisme phallique et à la

prématurité du Moi. Avec sa subtilité et sa profondeur habituelles, il questionne le point de vue génétique défendu par Marty et Abraham. Il fonde sa critique sur la réflexion suivante : le premier cas de figure (celui où domine la maîtrise prématurée) correspond en quelque sorte à un second stade anal, mais qui serait survenu avant même le développement de l'analité – elle n'a rien d'érotique, elle est donc issue des pulsions du Moi. Fain met lui-même en rapport sa description avec celle de Green concernant l'analité primaire (Green, 1995).

Il est fort instructif de mettre leurs points de vue en parallèle. Là où Green, partant d'une relecture de l'analyse de l'Homme aux loups et fort de son expérience avec les patients limites, met l'accent sur l'atteinte des processus de pensée, sur la délimitation obstinée d'une zone qui soit personnelle au sujet et sur le renoncement orgueilleux qui domine dans ces structures (le « genre neutre »), Fain centre son attention sur le développement prématuré du Moi qui rend toute régression impossible. Il postule un impératif de prématurité issu de l'environnement précoce et, comme le titre de son article l'indique, insiste sur la distorsion qu'entraîne une telle séquence pour le Moi naissant, le conduisant à s'opposer à toute forme d'excitation, en particulier érotique.

La position défendue par Fain m'intéresse particulièrement dans la mesure où cet auteur met en relation modalités de maîtrise et modalités régressives. Il le fait toutefois en l'envisageant sous un angle uniquement négatif, celui de ce qui fait défaut. Dans cette théorisation, la distorsion vient en quelque sorte s'installer *en lieu et place* d'une érotisation, rendue impossible, de la rétention. Pour Fain, en effet, le double retournement de la pulsion postulé en 1915 (Freud, 1915) a besoin de la « couverture » de l'objet pour pouvoir s'effectuer (Fain, 1998). On pourrait dire que le « roc biologique » sera d'autant plus granitique que l'objet aura fait défaut dans son double rôle de pare-excitation et de censure (Fain, 1971).

C'est à ce point que je désire reprendre la réflexion de Fain et la prolonger dans une autre direction, celle ouverte par Winnicott dans un article parmi les plus importants de la littérature postfreudienne, je veux parler d'« Aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique » (Winnicott, 1955).

*Distorsion, crainte de l'effondrement  
et régression à la dépendance absolue*

Dans cet article, Winnicott envisage la régression non seulement comme « une régression à des bons et des mauvais stades dans les expériences instinctuelles de l'individu, mais aussi jusqu'à des bons et mauvais stades dans l'adaptation de l'environnement aux besoins du Moi et aux besoins du Ça dans l'his-

toire de l'individu » (*ibid.*, p. 256). Et encore : « Si loin que nous développiions notre pensée dans cette direction [celle des stades libidinaux], il nous faut admettre qu'il y a toute une partie du matériel clinique qui ne peut entrer dans le cadre de cette théorie » (*ibid.*). Plus la situation de carence aura été marquée, plus le Moi réagira en créant une organisation défensive, le faux self, qui gèle la situation de carence et fonctionne en même temps comme un « self de garde », protégeant le vrai self.

C'est le point central : ce qui est qualifié par Fain de distorsion du Moi prend chez Winnicott la forme de gel de la situation de carence, *donc d'une organisation défensive particulière visant à protéger le vrai self de l'empiètement et ne pouvant manquer de se mettre en scène dans la relation analytique*. Winnicott nous oblige ainsi à une révolution copernicienne : l'analyste n'est plus seulement spectateur, le drame ne se joue pas simplement sous ses yeux, mais à l'intérieur même de la relation analytique et l'engage donc entièrement. Que doit en effet geler l'organisation défensive ?

C'est, écrit ailleurs Winnicott (1965, 1971 *a*), l'inadéquation de la réponse de la part de l'objet qui répète l'inadéquation première et risque de déboucher sur un effondrement qui n'a pu être vécu comme tel. C'est donc un pan manquant de l'histoire de la personne. L'expérience agonique a en effet ceci de particulier que, précisément, ce n'est pas une expérience au sens plein du terme, mais bien plutôt une résultante du fait que quelque chose ne s'est pas produit à un moment où ça aurait dû être le cas.

Il s'ensuit que les processus de négativation sont secondaires. Je retrouve ici mon patient Jean. Certes il se défendait de vivre ou de revivre quelque chose d'insupportable. Mais il est aussi vrai et heuristiquement fécond de penser que l'ensemble de son psychisme s'était structuré autour du *défaut* d'une expérience de satisfaction qui n'a pu advenir. En d'autres termes, la vérité du sujet est dans ce qui n'a pas eu lieu. J'ai souvent eu l'impression avec certains patients qu'il leur manquait, en quelque sorte, la possibilité de reconnaître une expérience positive comme telle, précisément parce qu'elle n'était pas advenue pour eux, et qu'elle ne présentait dès lors aucun caractère de réalité ou, plus exactement, de vérité : aussi paradoxal que cela puisse sonner, on négative avant tout ce qu'on n'a pas eu. C'est ainsi que je comprends la remarque faite à Winnicott par l'une de ses patientes : « Tout ce que j'ai, c'est ce que je n'ai pas » (Winnicott, 1971 *b*)<sup>1</sup>. Pour ces personnes, c'est cette négativité qui est *vraie* et non les bonnes intentions de l'analyste qui propose une autre issue, c'est elle qui constituera l'enjeu transféro-contre-transférentiel central de l'analyse.

1. Green (1997) a mis l'accent sur l'importance d'une théorie implicite du négatif chez Winnicott, comme d'ailleurs aussi chez Bion.

Ce qui en résulte est bien une distorsion au sens où Fain l'entend, mais, outre que, comme je l'ai dit plus haut, le point de vue de cet auteur envisage le développement pulsionnel plus que les situations d'environnement, parler de distorsion est un point de vue d'observateur extérieur. Or, *du point de vue du sujet*, c'est un mode d'organisation, et un mode d'organisation qui revêt une valeur défensive et structurante d'une très grande valeur homéostatique, qui constitue le noyau autour duquel s'est structuré le Moi. On pourrait dire que toute l'organisation ultérieure de l'individu vise à circonscrire ce noyau, plus qu'à le guérir (au sens où le délire est une tentative de guérison).

L'angoisse impensable est au cœur des patients organisés sur ce mode. Cette angoisse n'est pas liée au retour à un stade pulsionnel antérieur, il n'est pas suffisant non plus de la réduire à une défense contre un danger pulsionnel. Elle pourrait être considérée comme une forme particulière d'angoisse de réel (*Realangst*) au sens où Freud définit ce terme, à condition toutefois de donner à ce terme une extension particulière. Elle est étroitement liée au risque *réel* (je souligne le terme « réel ») que fait subir le mouvement régressif à ces patients. L'ensemble de l'organisation psychique s'est structuré pour éviter une « régression », synonyme d'effondrement – et parfois, les psychosomatiques l'ont bien mis en évidence –, de la survenue d'une somatisation. Plus important encore, l'ensemble du jeu analytique est conditionné par ce risque.

Ce point n'a pas échappé à Sandler et Sandler (1992), qui postulent l'existence d'une fonction antirégressive qu'ils situent en dehors des systèmes de défense habituels. Se défendant d'une conception génétique de la régression, ils voient celle-ci plutôt comme l'effet du relâchement de cette fonction, dont l'activité est plus ou moins étendue selon les personnes et qui peut, selon eux, aller jusqu'à mettre en danger le fonctionnement psychique. Leur description évoque d'ailleurs, dans une métapsychologie différente, ce que les psychosomatiques ont décrit sous le vocable de « répression » (Parat, 1991 ; Press, 1995).

Au-delà des différences théoriques entre la description des Sandler, l'analité primaire de Green, le développement prématuré du Moi de Fain et les mécanismes de répression, on voit donc se dessiner une proximité clinique. On voit aussi s'esquisser deux visions distinctes de la régression et de son lien aux fixations : vision génétique, d'une part, chez Marty ; vision qu'on pourrait appeler structurale, de l'autre, chez les autres auteurs. Le facteur antirégressif des Sandler, la répression décrite par les psychosomatiques, apparaissent plutôt comme une sorte de ciment interne de substitution faisant pièce aux carences d'un *holding* précoce. Chez Fain, la dimension génétique apparaît dans la notion même de prématurité du Moi. En revanche, les effets de cette prématurité sont compris, eux, sous un angle structural.

Il est d'ailleurs à relever que Winnicott et Marty sont les seuls à garder à l'esprit la dynamique régression/fixation. Alors que le second étend et reformule le point de vue « classique » pour inclure la dimension somatique, le premier fait un pas décisif dans une autre direction. Il considère, en effet, que les défenses mises en place à travers le gel de la situation de carence sont des « défenses personnelles organisées par le Moi et qui exigent une analyse » (*ibid.*, p. 255), dans lesquelles il voit « une relation avec le concept du point de fixation » (*ibid.*). L'intéressant est le renversement que constitue une telle option quand on la met en rapport avec le point de vue psychosomatique classique. Ce qui, envisagé sous l'angle du développement instinctuel, apparaît comme défaut d'organisation au sens psychosomatique, prend la forme d'une organisation personnelle complexe, enjeu central de l'aventure analytique et qui a *valeur de fixation* – en d'autres termes, dont la valeur économique est considérable, ce que la clinique confirme d'ailleurs.

C'est, me semble-t-il, le point qu'ont manqué les autres auteurs. Ainsi, alors même que les Sandler font le lien entre fonction antirégressive et *holding*, ils n'en tirent pas toutes les conséquences, se contentant de mettre en évidence son caractère de résistance majeure. La même critique – et le même *mea culpa* – peuvent être adressés aux écrits des psychosomaticiens jusqu'à une date récente. Car, si cette valeur et cette valence de résistance sont présentes – du point de vue de l'observateur en tout cas –, mettre l'accent sur elles exclusivement, c'est oublier l'autre partie de l'histoire, que je viens d'évoquer. La fonction antirégressive (ou, si l'on préfère, les mécanismes de répression) ont pour les personnes qui y recourent une valeur éminemment positive, celle précisément d'un *auto-holding*, et aucun progrès ne pourra advenir tant que l'analyste ne l'aura pas pleinement pris en compte et n'en aura pas donné acte à son patient.

Winnicott fait par ailleurs, presque en passant, une remarque d'un très grand intérêt. Je la cite intégralement : « Il faut beaucoup de courage pour avoir un effondrement, mais il se peut que l'autre terme de l'alternative soit *la fuite dans la santé*, condition qui est comparable à la défense maniaque devant la dépression » (Winnicott, 1955, p. 261 ; italiques de Winnicott). Les patients de Winnicott sont sans doute ceux chez qui « la fuite dans la santé » n'a pas pris le dessus ou a échoué. Ceux que les psychosomaticiens rencontrent sont, à mon sens, ceux qui ont choisi la fuite, l'échec de cette fuite se manifestant par la maladie somatique. J'y reviendrai (chap. 8).

« Être aimé dans la détresse » :  
régression bénigne et régression maligne

Dans sa discussion du rapport de C. Chabert sur les enjeux de la passivité et après avoir établi la distinction – fondamentale – entre passivité et passivation, Green termine son intervention par une remarque d'une très grande profondeur : « Mais, en fait, l'enjeu de la passivité se joue autour de la détresse primitive. Être aimé dans la détresse serait donc un préalable à toutes les solutions ultérieures » (Green, 1999 b, p. 1600 ; mes italiques). Savoir entendre cet enfant en détresse, comprendre avec notre analysant(e) les enjeux pulsionnels et narcissiques centraux qui ont déterminé sa construction personnelle à partir de lui, qui ont fait de cette construction-là une issue lui apparaissant la seule possible à certains moments critiques de son histoire ; mais, par ce mouvement même, laisser entrevoir qu'une autre construction est potentiellement possible : ce serait la manière analytique d'aimer cet enfant au cœur même de sa détresse. C'est également un enjeu essentiel de ces cures, c'est cela enfin qui sera inlassablement mis à l'épreuve.

Cette réflexion ouvre sur deux questions centrales que je ne peux aborder ici faute de place, celles de la haine et de la tolérance à l'agir. Je me contenterai d'une remarque : le défaut du préalable essentiel « être aimé dans la détresse » peut déboucher sur des solutions très différentes l'une de l'autre et qui évoquent la distinction établie par Balint entre régression bénigne et régression maligne.

Dans le premier cas, ce défaut reste comme une béance, un manque radical, il peut entraîner des formes de répétition et d'agir revêtant souvent des aspects destructeurs. Mais, fondamentalement, la visée est conservée, aussi déformée, aussi chargée de toute-puissance et de destructivité qu'elle peut l'être : à savoir, l'espoir d'une rencontre avec un objet qui ne s'efface pas face à l'exigence pulsionnelle, qui ne se laisse pas détruire. L'exemple de Jean le montre bien : lorsque celle-ci advient, on peut passer par les pires tempêtes, mais, pour autant que l'objet (l'analyste) tienne, une issue est possible.

À l'autre extrémité, c'est la demande pour elle-même, et l'impossibilité qu'il lui soit fait droit, qui sont érotisées, avec toute la charge de haine qui leur est sous-jacente et qui prend le masque de l'amour par rapport à un objet, le plus souvent maternel, dont le caractère à jamais insatisfaisant est en quelque sorte fétichisé. La régression maligne constitue bien, selon la belle formule de Stoller à propos de la perversion, une « forme érotique de la haine » (Stoller, 1975).

Malheureusement, distinguer les deux formes de régression est loin d'être aussi facile que semble l'indiquer Balint lorsqu'il en traite (Balint, 1967, pp. 198-199). C'est avant tout la réaction de l'analysant aux interventions de

l'analyste qui donne une indication, la modification de la tonalité de la séance suite à une intervention adéquate, même si, la séance suivante, tout semble souvent à recommencer.

*Le chaos et l'informe : du repli à la régression*

Winnicott relève dans *La nature humaine* qu'au début de la vie « il n'y a pas de chaos, parce qu'il n'y a pas d'ordre » (Winnicott, 1988 [1990], p. 178). Dans sa terminologie, il y a non-intégration. Celle-ci est en fait une inorganisation et me paraît très proche de la mosaïque première de Marty, ce dernier ajoutant à cette notion une dimension proprement psychosomatique. Et encore : « Le chaos est un concept qui transporte avec lui l'idée d'ordre », « [il] est d'abord une ligne de brisure dans l'être » (*ibid.*, p. 176). Autrement dit, la menace du chaos, c'est de retrouver à l'âge adulte l'écho de quelque chose qui, au départ, était de l'ordre de l'inorganisation, qui faisait partie du cours normal des choses, mais qui a échoué à s'organiser ; le chaos, c'est le nom que l'adulte donne à l'informe resté sans forme là où une forme aurait dû advenir, à la souffrance intolérable que ce défaut de mise en forme a engendrée.

Un fait est en effet à relever : l'informe n'est pas synonyme de vide ni même d'absence de structure, c'est bien quelque chose en attente de forme, riche de potentialités qui, toutes, ont besoin de l'activité de l'objet pour se réaliser. Lorsque cette réalisation échoue – et elle échoue partiellement et à des degrés divers chez chacun d'entre nous –, il en résulte une situation d'une très grande complexité.

Il y a d'une part la trace laissée par ce défaut de mise en forme. Je l'ai déjà mentionné précédemment : on a souvent le sentiment que l'ensemble de l'organisation psychique se structure pour circonscrire cette trace de non-trace. Il faut donc être bien naïf pour s'étonner de se heurter aux résistances les plus acharnées dès qu'on y touche. À cela s'ajoute un fait d'importance : la détresse non vécue, non remémorée, c'est à nous analystes de l'éprouver dans toute son étendue, de la vivre sans fin dans un hors-temps à la mesure du hors-temps de l'« expérience » non éprouvée. Le résultat en est l'une des formes les plus agissantes, les plus profondément inconscientes et les plus tenaces du transfert par retournement décrit par R. Roussillon. Car, pour l'adulte, (re)trouver cet informe est toujours une expérience effrayante qui se déroule dans un climat de danger extrême, *alors même* que l'enjeu central de la cure est d'y parvenir.

Deux facteurs supplémentaires concourent à ce climat de danger. Le premier tient à la superposition des théories sexuelles infantiles, des défenses et des

représentations qui se créent autour de l'état originel et se cristallisent autour de l'angoisse de castration.

Mais s'y ajoute un autre élément, d'une importance capitale. L'organisation particulière du Moi qui s'est cristallisée autour de la détresse initiale est caractérisée par une situation que le même Winnicott qualifie de repli, celui-ci s'opposant à la régression (Winnicott, 1954, 1955). Que signifie le repli ? Alors que, dans le cours du développement, l'intégration se fait en principe naturellement, le défaut d'intégration conduit à substituer à la régression impossible une architecture particulière, création propre à l'individu, dans laquelle il se maintient lui-même en dehors de toute relation objectale<sup>1</sup>. Abandonner cette position durement acquise revient à se retrouver dans un état de détresse primaire, qui est simultanément un état d'exposition sans recours à la violence pulsionnelle, que l'analysant aussi bien que l'analyste redoutent plus que tout.

Situation hautement paradoxale qui peut facilement déboucher sur une collusion entre les deux partenaires, aucun d'eux ne tenant à buter sur cet état et les difficultés qui l'accompagnent inévitablement. Et situation dont l'enjeu est véritablement la construction d'une position passive qui seule permettra au chaos de se constituer en un informe riche de potentialités.

#### 6. TRAUMA, AMBIGUÏTÉ, CLIVAGE : DE LA POTENTIALITÉ TRAUMATIQUE INTERNE À LA CONSTRUCTION DE LA VÉRITÉ HISTORIQUE

Les cas de figure abordés à la fin du précédent chapitre – informe, chaos, *Hilflosigkeit*, agonies primitives – nous conduisent inéluctablement à la question du traumatisme et de ses effets. Là encore, ma réflexion aura pour cœur certains grands textes qui me fascinent par ce que j'ai appelé leur générativité, leur capacité, manifeste ou potentielle, à engendrer de nouvelles formes.

#### *La potentialité traumatique interne*

Commençons par « Au-delà du principe de plaisir ». Nulle part ailleurs, Freud n'a poussé plus loin la spéculation métapsychologique. Mais, nulle part

1. J. Steiner (1993) a donné une théorisation originale de ces états envisagés d'un point de vue kleinien.

ailleurs non plus, il n'a tenté de manière aussi profonde d'articuler potentialité traumatique externe avec ce que j'appelle une potentialité traumatique interne.

D'un côté, en effet, le trauma opère alors un retour en force, de manière manifeste à travers la place accordée à la névrose traumatique, mais également par des voies plus indirectes, en particulier avec le fait que, dès lors, la première position de l'être humain est une passivation sans remède, ce que Freud appellera, dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (Freud, 1926), la *Hilflosigkeit* du nourrisson (Green, 1993 ; Roussillon, 2001). Mais, on le sait, symétriquement en quelque sorte à cette expansion théorique du trauma, la théorie pulsionnelle se trouve complètement remaniée avec l'introduction de la pulsion de mort. En d'autres termes, au « plus de trauma » sur le versant externe, fait pendant un « autrement de la pulsion » sur le versant interne. C'est le point capital : *extension de la théorie traumatique et remaniement de la théorie pulsionnelle sont inséparables et doivent être pensés conjointement, comme l'avvers et le revers de la même médaille.*

C'est dans ce contexte que Freud postule l'existence d'une potentialité traumatique interne. Je le cite : « Le manque d'un pare-stimuli protégeant la couche corticale réceptrice de stimuli contre les excitations venant de l'intérieur aura forcément pour conséquence que ces transferts de stimuli [...] occasionnent des perturbations économiques qui doivent être mises sur le même plan que les névroses traumatiques » (Freud, 1920, p. 305), perturbations qui sont, dans la suite du texte, mises en relation avec l'inaptitude à lier les processus primaires.

Toutefois, cette explication se signale par son évidente insuffisance. En effet, les processus primaires se situent de toute façon dans le registre du principe de plaisir-déplaisir, alors que « les expériences vécues des temps originaires » (*ibid.*, p. 307) qui laissent derrière elles des traces inaptes à se lier sont précisément celles qui n'ont pu s'intégrer dans un système de refoulement fonctionnel : il s'agit bien plutôt de traces qui n'ont pu s'intégrer dans le cours des événements psychiques. On pourrait dire que toute une part de l'effort de pensée de Bion a consisté à penser les conditions permettant la transformation de ces éléments bruts (la fonction alpha).

Le problème théorico-clinique qui se pose à nous est donc bien plus d'articuler de manière signifiante, dans chaque cure, situation traumatique externe et potentialité traumatique interne spécifique à chacun et que cette situation a activée. Question centrale, dans la mesure où c'est cette potentialité traumatique qu'il s'agira de transformer dans notre travail, que c'est là le lieu de notre activité de construction. Dans ce qui suit, je développerai trois aspects liés à cette problématique : la question de la nature des traces, la clinique des effets du traumatisme et, enfin, la question de la vérité historique.

*La nature des traces*

C'est Ferenczi qui offre sur le premier point, comme sur tant d'autres, l'une des ouvertures parmi les plus intéressantes. Dans « Le problème de l'affirmation du déplaisir » (Ferenczi, 1926), article majeur qui constitue un commentaire personnel de « La négation », publié un an auparavant, il soutient que l'expérience de non-satisfaction des besoins est *à la fois* indispensable au développement *et* qu'elle engendre une désintrinsication pulsionnelle liée à une première ambivalence à l'égard de l'objet : « *L'ambivalence*, [...] c'est-à-dire la désintrinsication pulsionnelle, est absolument nécessaire pour qu'apparaisse une perception d'objet » (*ibid.*, p. 393 ; italiques de Ferenczi). Suivant son point de vue, j'aborderai cette question selon deux axes. Le premier concerne la problématique du « reste » inhérent à tout processus de psychisation, alors que le second questionnera l'« ambivalence » ferenczienne et l'articulera avec les développements de J. Bleger sur l'ambiguïté.

*La question du reste*

Le constat ferenczien entraîne en effet deux conséquences de taille. D'abord, il n'y a pas de développement psychique possible sans introjection d'une certaine dose d'agression extérieure : « La destruction devient véritablement “la cause du devenir” », écrit-il en reprenant l'expression de S. Spielrein (*ibid.*, p. 398 ; guillemets de Ferenczi). Ensuite, toute inscription psychique comporte deux éléments : l'un, de figurabilité ; l'autre, purement économique, de frayage. « J'irai, écrit Ferenczi, jusqu'à considérer les *traces mnésiques* elles-mêmes comme des cicatrices d'*impressions traumatiques*, des *produits de la destruction* qu'Éros, infatigable s'entend néanmoins à employer dans son sens » (*ibid.*, p. 398 ; italiques de Ferenczi).

Cette dernière remarque me paraît d'une très grande profondeur et elle entraîne des conséquences importantes pour la théorie en psychosomatique. Elle jette en effet un éclairage particulièrement intéressant sur la notion de « reste » qui parcourt la théorie freudienne<sup>1</sup>, reste inhérent aux processus de transformation (Bion), et que, travail « sans fin », nous mettons et remettons notre vie durant sur le métier que constitue notre appareil psychique. Or ce travail est destiné à échouer, ne peut qu'échouer – il y aura toujours un reste –, la question étant moins celle de l'échec lui-même que de la qualité de cet échec, de ses conditions, et de notre capacité à lui trouver une issue créative. Ce reste, je le

1. Voir en particulier Roussillon (1999 et 2001).

vois double, à la fois interne et externe, et s'articulant autour de trois notions : celles d'actualité (au sens de la névrose actuelle), de sensorialité primaire (Fain) et d'informe (Winnicott).

Freud avait déjà donné une représentation du reste interne avec la notion du grain de sable d'actualité active au cœur de toute psychonévrose. Dans la formulation de la *XXIV<sup>e</sup> conférence*, le grain de sable est celui de la névrose actuelle, donc d'une formation sexuelle, même si elle n'est pas psychisée. Mais, avec « Au-delà du principe de plaisir », sa nature change : ce qui fait reste de manière maintenant beaucoup plus radicale, c'est le reliquat des processus de transformation, ces produits de catabolisme dont meurent les protozoaires des expériences de Weissmann. J'en donnerai une formulation personnelle : ce serait, à l'intérieur même du psychisme, la part de frayage qui échoue à se pulvonnaliser, à se sexualiser.

J'articule dialectiquement ce reste interne à ce qui, de l'histoire du sujet, fait reste sur le versant externe de l'appareil psychique cette fois. La notion de sensorialité primaire, développée par Fain dans « Prélude à la vie fantasmatique », revêt ici une grande valeur heuristique. Là où la censure de l'amante ne s'établit pas de manière satisfaisante, écrit-il en substance, c'est la sensorialité primaire qui fait irruption. La sensorialité primaire, c'est à la fois ce à quoi le nourrisson est exposé sans recours, *et* c'est une forme dégradée manifestant l'échec des premières formes de tiercéité : là où le tiers aurait dû s'ébaucher, c'est la sensorialité qui fait – ou refait – irruption.

Formulation hautement théorique, dont l'écho clinique est pourtant manifeste dans toutes ces situations dans lesquelles chaque séparation est vécue comme une agonie insoutenable. Formulation qui nous aide aussi à entendre toute une série de mécanismes et de comportements (je pense, par exemple, aux mécanismes autocalmants) comme l'envers – et le lieu, inscrit en creux – d'une tiercéisation non advenue, et nous ouvre par conséquent une voie d'interventions possibles.

Quant à l'informe, je l'ai déjà mentionné au chapitre précédent et me contenterai ici d'une remarque. Par un paradoxe tragique, l'informe resté en friche m'a souvent paru être devenu la source d'une excitation immétabolisable pouvant engendrer les formes de défense maniaque de comportement les plus radicales.

Sensorialité primaire, informe non transformé et noyau d'actualité se rencontrent et se potentialisent pour engendrer ce qu'on pourrait appeler un *attracteur de négativité*, que je vois comme une source potentielle de somatisations ultérieures en chacun d'entre nous.

*Ambivalence et ambiguïté*

L'autre partie de la proposition ferenczienne (celle qui lie ambivalence et désintrinsication pulsionnelle) éclaire d'un jour intéressant la question de la potentialité traumatique interne. Mais peut-être le fait-elle en liant de manière trop directe les deux termes en question. Car si l'objet naît dans la haine (Freud), s'il doit survivre à la haine pour devenir réel (Winnicott), il n'en est pas moins vrai que le premier stade théorique qu'il nous faut tenter de conceptualiser est celui d'une indistinction objet/sujet. Une notion me paraît fort utile pour essayer de penser cette limite, tant sur le plan théorique que dans notre pratique quotidienne : celle d'ambiguïté, à laquelle J. Bleger a donné ses lettres de noblesse<sup>1</sup>.

Bleger (1967 [1981]) postule, en opposition à l'école kleinienne dont il est issu, un stade précoce de non-différenciation Moi/non-Moi. Ce stade, qu'il qualifie de symbiotique, est caractérisé par une « absence de délimitation et de discrimination entre Moi et non-Moi, entre interne et externe » (*ibid.*, p. 94) et un statut particulier de l'objet comprenant « une partie non différenciée et non discriminée du Moi du sujet comme de la réalité extérieure [...] un conglomerat d'une grande quantité d'expériences frustrantes et gratifiantes » (*ibid.*, p. 95). Il en résulte un *noyau agglutiné* composé d'éléments non discriminés d'ébauches du Moi et de l'objet. Anticipant les travaux de Green sur ce sujet (Green, 1999 a), il insiste sur le rôle fondamental de l'acquisition d'une capacité discriminante dans l'analyse de ce qu'il appelle à la suite de Bion la partie psychotique de la personnalité (*ibid.*, p. 106). Plus intéressante encore est l'observation selon laquelle il s'agit là d'un stade antérieur aux autres mécanismes de défense, en particulier au clivage<sup>2</sup>.

Dans sa pureté théorique, l'ambiguïté se situe en deçà de toute discrimination, que ce soit entre soi et l'autre, entre différents affects, entre affect et représentation, sans parler, bien sûr, de leur nomination. On pourrait dire que toute inscription psychique est, à son fondement, foncièrement ambiguë. Dans cette aube de la vie psychique, ce sont *les mêmes* « choses » qui m'agressent de l'extérieur et me font souffrir, et qui sont à la source du développement et de l'enrichissement ultérieur.

1. À ma connaissance, la notion d'ambiguïté n'apparaît qu'une fois chez Freud, lorsqu'il traite de la première phase de la fantaisie de fustigation dans « Un enfant est battu » (Freud, 1919) : « Pas à coup sûr sexuelle, pas sadique en tant que telle, mais n'étant pas moins le matériau qui donnera plus tard et l'une et l'autre » (*ibid.*, p. 128), à propos de quoi Freud cite la prédiction des sorcières à Banquo dans *Macbeth*. Il relève alors que, « si on remonte vers l'origine, toutes les caractéristiques sur lesquelles nous avons l'habitude d'établir nos différenciations ne laissent pas de s'estomper » (*ibid.*).

2. Bleger envisage le clivage au sens kleinien de ce terme. Mais ce qu'il décrit peut aussi bien s'intégrer dans un système théorique non kleinien : l'ambiguïté apparaît alors comme le mode de fonctionnement préalable au double retournement pulsionnel.

Il y a là un enjeu pratique considérable. Nous avons la plus grande difficulté à penser – chez notre analysant *comme aussi en nous-mêmes* – cette zone de fonctionnement où *deux mouvements apparemment incompatibles coexistent, non parce qu'ils sont clivés, mais parce qu'ils ne sont pas encore séparés l'un de l'autre*. Or il est impossible de les discriminer si l'on n'a pas d'abord pleinement reconnu leur indissociabilité<sup>1</sup> : *ruthless*, bien sûr, mais *love* tout autant, l'inverse étant, bien sûr, également vrai : *love*, mais *ruthless* et destructeur de l'objet.

L'enjeu théorique n'est pas moindre. Dans ses travaux, Michel Fain décrit une double lignée de développement en fonction de la qualité dans la discontinuité des soins maternels : une lignée fantasmatique et une lignée traumatique, celle-ci se subdivisant à son tour entre modalités de clivage précoce et tentatives d'extinction pulsionnelle avec recherche du calme au détriment de la satisfaction (Fain, 1971, 1992, 1998). La ligne de réflexion que je viens de développer me conduit à envisager comme au départ indissociablement mêlé ce qui nous apparaît comme des pôles distincts, voire opposés l'un à l'autre. C'est de nouveau une question de perspective. Du point de vue de l'observateur, il y a une double lignée. Mais, de celui du sujet naissant, il me paraît heuristiquement fécond de considérer qu'il existe une indistinction et une ambiguïté fondamentales.

D'un côté, cette indistinction et cette ambiguïté sont à envisager dans leur générativité. Elles sont en effet la matrice dans laquelle s'originera tout développement psychique ultérieur, à commencer par les premiers mécanismes mentaux et les premières formes de distinction *Moi/non-Moi*. De l'autre, ces mécanismes premiers auraient, inscrite à l'intérieur même d'eux-mêmes et indissociables de ce premier aspect, une part de frayage qui échappera pour toujours à l'ouverture vers la symbolisation.

### *Clivage et trauma*

J'ai, dans un autre travail, montré la valeur heuristique des dernières descriptions ferencziennes (Ferenczi, 1932, 1934 ; Press, 2005), en particulier dans le domaine psychosomatique, et me contenterai ici d'un bref rappel. Quatre points sont à signaler.

1 / Dans son article « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », Ferenczi décrit trois types de trauma : sexuel, sadomasochisme induit par l'objet et narcissique (utilisation de l'enfant par l'adulte à des fins de satisfaction

1. Les mouvements de Jean à mon égard m'ont paru, pour une part, significatifs de cet état de choses.

narcissique). Ce dernier aspect contient en germe les développements winnicotiens sur le faux self, ainsi que ce que Michel Fain a appelé le « vol de la projection » (Fain, 1990).

2 / Pour Ferenczi, le trauma a toujours pour effet une forme de clivage entre une partie intellectuelle omnisciente, le *wise baby*, et une part traumatisée. Le *wise baby* témoigne, selon sa propre expression, d'une « progression traumatique », proche parente du développement prématuré du Moi des psychosomatiques. La part traumatisée est évidemment aussi, ce que Ferenczi a oublié, le lieu du pulsionnel le plus cru, échappant au travail de transformation.

3 / Ce clivage est suturé par ce qu'il appelle une identification au sentiment de culpabilité de l'agresseur. Cette appellation est critiquable. Il me semble plus exact de considérer que ces situations traumatiques ont pour effet premier la formation d'un noyau ambigu, le clivage traumatique constituant la seule solution permettant d'échapper à l'ambiguïté, *alors même* qu'il signe l'échec du premier mouvement de séparation de l'objet. La dimension de « solution » explique la solidité et la résistance au changement de ce type d'organisation. J'ajouterai que, la plupart du temps, ce qui suture la brèche du clivage est bien plutôt l'établissement d'une loi du silence : communauté d'identifications dans le déni (Fain, 1982), pacte dénégatoire (Kaës *et al.*, 1993).

4 / La question des rapports entre clivage ferenczien (et entre faux self) et clivage freudien<sup>1</sup> reste ouverte. Rejoignant le point de vue de Stoller sur la perversion, j'ai souvent eu le sentiment que le clivage au sens classique se mettait en place sur le terrain constitué par les troubles précoces des premiers liens décrits par cet auteur.

Un point important ressort de ces considérations : construction et clivage du Moi au sens large du terme sont comme l'avert et le revers de la même médaille. S'il faut « construire », c'est bien que « trop a été exigé du psychisme » et que le Moi n'a eu d'autre recours que de se fissurer ou de « faire amende de son unité » (Freud, 1924 a).

### *Trauma et effets négatifs du trauma*

Cela étant, les derniers développements de la théorie du traumatisme dans l'œuvre de Freud après 1920 nous fournissent des ouvertures irremplaçables.

La première, que j'ai mentionnée à propos d'« Au-delà... », doit attendre *L'homme Moïse* et « Constructions » pour trouver une expression claire : les traumatismes, écrit alors Freud, touchent le Moi précoce au niveau narcissique,

1. Sur le clivage du Moi, voir Bayle (1995).

comme aussi le corps propre, à une époque où l'enfant ne disposait pas du langage. Dans ce type de traumatismes, semble dire Freud en donnant implicitement raison à Ferenczi, quelque chose est atteint d'abord et principalement au niveau du narcissisme et du corps non représenté.

Le second point touche une autre notion essentielle, présentée succinctement dans *L'homme Moïse*, mais dont l'importance inspirera nombre d'auteurs, de Green aux Botella en passant par Roussillon : c'est celle des effets négatifs du traumatisme. Dans la version qu'en donne Freud dans le paragraphe intitulé « L'analogie », dans la troisième partie de cet ouvrage, il s'agit essentiellement d'évitements et de phobies. Mais les implications théoriques de ce type de situations vont bien au-delà. L'un des effets des traumatismes pourrait être une tentative de négativation radicale de l'expérience, menant à son effacement, de sorte qu'il n'en reste qu'une marque en creux dans le psychisme.

Mais il faut, me semble-t-il, aller au-delà de ces descriptions. En effet, pointer l'activité d'effacement provenant de la personne elle-même revient à envisager le processus exclusivement du point de vue de l'observateur. Ce faisant, on oublie une chose : le fait que le traumatisme puisse résider dans la non-advenue d'une expérience de satisfaction, tant dans le registre pulsionnel que sur celui de l'autoconservation, à un moment où cette expérience aurait dû advenir par l'intermédiaire de l'objet. Comme je l'ai déjà relevé, la négativation que nous voyons alors active chez ces personnes, il faut la penser comme secondaire au négatif premier lié à la non-advenue de la satisfaction.

*Vérité et vérité historique :  
construction dans le contre-transfert*

Le dernier point concerne une notion essentielle qui apparaît en effet dans les derniers travaux freudiens et prend forme avec l'accouchement, ô combien douloureux, des versions successives de *L'homme Moïse et le monothéisme*. Cette notion, c'est celle de vérité historique, qui est à entendre dans son articulation dialectique avec celle de construction, et qui permet à Freud de reprendre une dernière fois une question qui l'a taraudé toute sa vie, celle des rapports entre réalité interne et réalité extérieure.

La question de la vérité de nos constructions occupe une place centrale dans les controverses entourant les travaux de Videmann comme ceux de Spence ou de Schafer. Alors qu'en France le débat s'est cristallisé autour des thèses du premier, il a suivi dans la littérature anglo-saxonne un cours différent, dérivant au début des années 1990 sur la question de la multiplicité des approches psychanalytiques et de la possibilité de trouver un « langage commun »

(Wallerstein, 1990), avant de prendre un tour philosophique opposant les tenants de la théorie dite de la « correspondance » à ceux de la théorie de la « cohérence ».

La première, défendue en particulier par Hanly (1990), pose une relation de correspondance entre nos descriptions de la réalité et les objets auxquels cette description se réfère. À l'inverse, dans la théorie de la cohérence (Spence ; Schafer), « la vérité dérive de la cohérence interne des croyances et d'expériences plutôt que d'une correspondance avec des faits extérieurs ou indépendants de l'esprit » (Hamilton, 1993, p. 63).

Je n'entrerai pas ici plus avant dans cette discussion<sup>1</sup>, si ce n'est pour relever que, dans la littérature anglo-saxonne sur ce thème, c'est finalement M. Cavell qui me semble avoir le mot de la fin, alors même qu'elle traite d'un sujet différent (la liberté). Refusant les simplifications inhérentes au débat entre « narrativistes » et tenants de la théorie de la correspondance, elle écrit : « Je ne crois pas [...] que le passé soit seulement quelque chose que nous construisons. Bien plutôt (de même que), le passé nous aide à construire la manière dont nous recevons le monde et dont nous allons à lui, de même, dans un cycle sans fin, le présent nous aide à construire nos compréhensions du passé » (Cavell, 2003, p. 527). Et d'ajouter : « Nous sommes pris (*embedded*), emmêlés (*enmeshed*) dans le monde extérieur, et [...] alors que cette intrication (*embeddedness*) peut sembler être un argument contre [notre] liberté, elle en est de fait l'une des conditions » (*ibid.*).

On pourrait appliquer ce point de vue à la question de la vérité. Notre sentiment de vérité est tributaire de la même intrication et de la façon dont nous parvenons – ou non – à l'assumer. J'ajouterai que cette intrication est double : nous sommes emmêlés à la fois dans notre corps et dans le monde extérieur, nous ne sommes vraiment nous-mêmes que dans la mesure où nous acceptons les limites et les exigences de l'un comme de l'autre, où nous faisons un avec notre histoire et où nous assumons la façon dont nous l'avons vécue. La façon aussi dont elle s'est inscrite dans notre corps l'a façonné, avec tous ses errements, les zigzags, les ruses qui ont été les nôtres. La façon, enfin, dont nos exigences pulsionnelles, passées et/ou présentes, ont réciproquement contribué à modeler, à faire de cette histoire ce qu'elle est devenue. C'est dans cette dialectique que réside notre vérité, c'est dans la mesure même où nous parviendrons à la reconnaître pleinement comme nôtre que, conformément à l'adage gothéen, nous serons vraiment « devenus nous-mêmes ».

On voit que ce débat risque à tout moment de dériver dans une discussion philosophique. C'est ici pourtant que je retrouve la théorie freudienne et les

1. Sur ce point, voir en particulier Hamilton (1993) et Davidson (2004), ainsi que le très intéressant article de Parsons, *The Refinding of Theory in Clinical Practice* (Parsons, 1992).

développements des dernières années, avec la notion, développée alors, de vérité historique (Press, 2006 [2007]). Le délire, comme la religion – qui est un délire collectif –, contient une parcelle de vérité historique, écrit Freud dans les dernières pages de *L'homme Moïse* comme à la fin de « Constructions dans l'analyse » (Freud, 1937) : Dieu n'existe pas, mais il y a eu autrefois dans l'histoire de l'espèce comme de chacun de nous un grand homme, le père primitif. En d'autres termes : la vérité historique n'est pas la vérité matérielle du passé, mais elle n'est pas non plus équivalente à la réalité psychique. Elle pointe le noyau de vérité matérielle contenue dans la construction psychique qui se fait à partir de celle-ci (il est d'ailleurs à relever que l'expression « réalité psychique » n'apparaît pas dans les textes des années 1935-1939).

Ainsi, lorsque nos analysants nous disent que nous ne les entendons pas, que nous ne comprenons pas ce qu'ils ont à nous dire, il ne suffit pas de les renvoyer à eux-mêmes, à leur pulsionnalité, et de nous présenter blancs comme neige. Souvent, en effet, une telle attitude ne ferait que reproduire la situation traumatique première, le déni par l'entourage de ce que vit l'enfant. Il s'agit bien plutôt d'entendre le noyau de vérité historique contenu dans leurs affirmations, puis de « le débarrasser de ses ajouts et de ses enjolivements », pour reprendre les termes de Freud dans « Constructions ».

Entendons-nous bien : ce qui s'est passé réellement, ce que Freud nomme la vérité matérielle du passé, nous ne la connaissons jamais. En revanche, toucher ce noyau de vérité historique nous permet d'approcher de ce qui constitue le cœur de notre identité et *permettra seul de transmettre un sentiment de vérité aux constructions que nous communiquons à nos analysants*, de gagner leur conviction (Freud, 1937 *b* ; Botella et Botella, 2001 *a* ; Blass, 2006). Cœur à jamais inaccessible, mais cœur néanmoins, dont ce qui se joue sur la scène de l'analyse construit une version, certes partielle et partielle, mais néanmoins irremplaçable et unique à chaque couple analytique. En d'autres termes, la vérité historique telle qu'elle apparaît dans les cures n'est pas un donné ; c'est, au sens le plus noble du terme, celui de l'article de 1937, une construction résultant du travail commun<sup>1</sup>. Et, fait essentiel, ce parcours passe par une mise à l'épreuve de l'analyste et de ses failles, inévitables, dans lesquelles viendront se loger celles qui font partie de l'histoire du patient, avec leur poids de vérité historique.

1. H. Faimberg et A. Corel (Faimberg, 2005 ; Faimberg et Corel, 1990), proposant de dépasser l'opposition entre construction et reconstruction et définissant un paradoxe de la construction qui, « par définition *rétroactive*, [...] est en même temps *anticipatoire* [...] » (Faimberg et Corel, 1990 [1995, p. 1159]), soutiennent un point de vue qui me paraît très proche du mien. La construction fournit « un *lien manquant* entre les événements « [ayant dans le cas du patient évoqué dans leur article un effet d'identification aliénante à caractère transgénérationnel], lien nouveau [...] au moyen duquel *le passé est constitué comme tel* et le patient acquiert une histoire, son histoire » (*ibid.*, pp. 1165-1166).

Une courte séquence de l'analyse de Jean, dans une période où l'alliance thérapeutique était déjà relativement solide, va illustrer ce point. Jean m'a rencontré à l'extérieur, dans une occasion sociale, et je l'aurais à peine salué. « Vous vous pavaniez ; en fait, vous vous fichez bien des autres. » Interloqué, je commence par me défendre. Sa colère serait-elle celle d'un enfant venu guigner le monde des adultes et se faisant rembarrier ? Un moment de silence, puis : « Je ne vois pas le sens que ça a de continuer à venir. » Et la séance se termine dans un silence tendu.

Quelques séances se déroulent sur ce mode. Puis, instruite par l'expérience de notre travail commun, mon écoute se modifie : et si c'était moi qui ne savais pas entendre ? D'abord, rien ne change. Et, au moment où je commence à désespérer, je l'entends dire : « Je me sens seul et froid. » Ce « seul et froid » résonne en moi. Je repense à ce qu'il m'a dit de sa solitude sous le regard d'adultes qui ne voyaient pas l'intensité de sa détresse quand, enfermé dans sa chambre, il essayait de peindre pour donner forme au bouillonnement de sentiments qui se heurtaient en lui.

Brusquement, un pan de mon histoire me revient à l'esprit, sans doute à travers le mot « froid », une période difficile de mon adolescence : ma grand-mère tendrement aimée venait de mourir et je m'étais lié d'une amitié passionnée avec un jeune adulte. Comme cela devait arriver, cet homme avait quitté Genève, et j'avais replongé dans mes difficultés.

J'interviens alors : ce qu'il essayait de construire péniblement avec moi dans cette phase de son analyse, une relation entre hommes où l'adulte supporterait ses mouvements tendres, mais aussi passionnels et pulsionnels, tout cela lui paraît remis en cause. Touché, il se tait un moment. Pendant ce silence me reviennent des bribes de son histoire : ses insomnies de bébé, la façon dont il avait investi très tôt le champ intellectuel qui le rapprochait de son père, son effondrement à l'adolescence quand cet appui lâche. De manière inhabituelle, c'est moi qui romps le silence. Y aurait-il, dans sa rencontre inopinée avec moi en dehors de séances, un écho de son histoire : une tentative de sortir du marasme à travers la complicité avec un homme adulte, mais aussi un échec programmé quand l'homme élu se révèle sous un autre jour ?

Je sens Jean se détendre. Après un nouveau silence, il me dit : « C'est drôle ce que vous me dites, depuis un moment il y a dans cette pièce une odeur bizarre, une odeur de terre mouillée. » Une scène surgit alors, l'un de ses premiers souvenirs, il devait avoir 3 ans : le départ en voyage de sa mère un jour de pluie, et lui inconsolable dans le jardin mouillé de la maison.

Bel exemple de retour du clivé et de travail en double, dira-t-on, qui débouche de plus sur une reviviscence hallucinatoire. C'est vrai, mais j'aimerais attirer l'attention sur une séquence en trois temps qui me paraît caractéristique.

1 / Je commence par entendre les effets de notre rencontre sur un mode pulsionnel, mode qui est indubitablement présent. Mais l'important est que *mon activité interprétative même m'aveugle et me fait partie prenante d'une contrainte de répétition au-delà du principe de plaisir*, celle qui oblige Jean à rechercher un soutien chez un homme pour colmater la brèche constituée par le défaut de rencontre avec sa mère, et à échouer évidemment, ce qui se répète dans l'incident de notre non-rencontre. Or, Winnicott l'a bien montré, *ce temps de défaillance de l'analyste n'est pas évitable, il fait partie intégrante du jeu* – un jeu terriblement sérieux.

2 / Cette défaillance entraîne un changement dans le climat de la séance. Chez Jean, il se marque par ses attaques à mon encontre. Chez d'autres patients, c'est plutôt une extinction silencieuse : le fonctionnement devient opératoire. On peut alors facilement manquer ce temps qui est pourtant particulièrement important, *puisque vient s'y loger le noyau de vérité historique des expériences précoces*.

3 / L'étape suivante est celle de la reprise de ses défaillances par l'analyste. Là encore, il y a un enjeu majeur : la construction de la vérité historique de la non-rencontre avec l'objet, comme des tentatives de solution mises en place par Jean, passe par l'exploration du contre-transfert de l'analyste, par sa capacité à perdre ses repères techniques classiques, à se laisser ébranler pour vivre, à travers des éléments clivés ou refoulés de sa propre histoire, un écho de l'effondrement du patient qu'il peut ensuite lui restituer sous une forme pensable.

### *Compulsion de répétition et noyau traumatique*

Nous pouvons maintenant tenter de dialectiser le point de vue freudien sur la compulsion de répétition avec les développements ultérieurs. Nous l'avons vu, là où Freud met en avant la pulsion de mort, Winnicott souligne les carences de l'environnement, et donc, dans le cadre analytique, celles de l'analyste. La postérité de ce débat fait apparaître deux figures principales.

La première est celle décrite par Pontalis dans son article « Non, deux fois non » (Pontalis, 1988) : le refus de changement témoigne d'un attachement fou à un objet dont on ne peut se déprendre, fait d'un mélange inchoatif de haine et d'amour indistincts.

C'est R. Roussillon qui a mis en évidence la deuxième forme et insiste sur l'importance de ce qu'il nomme la culpabilité primaire (Roussillon, 2001). La conviction que le fait même d'assumer sa pulsionnalité détruit l'objet est au cœur de cette problématique et se rejoue inlassablement dans le transfert, jus-

qu'à ce que la personne puisse faire l'expérience, sur la scène analytique, de ce que ledit objet survit à la destruction.

À ces deux versions, j'en adjoindrai une troisième : la relation à cet objet est porteuse de l'état de choses impensable que j'ai évoqué au chapitre précédent. Mais aussi : *l'état de choses impensable est celui qui rencontre la potentialité traumatique interne spécifique à chacun et réactivée dans la cure*. Situation qui évoque un autre article de Winnicott, « La crainte de la folie » (Winnicott, 1965). La défaillance de l'environnement, écrit-il en substance, entraîne un état de choses *x*. Cet état peut aboutir à une réorganisation des défenses, par exemple de type faux self. La carence provient de l'environnement ; les défenses, elles aussi, se réorganisent en fonction de celui-ci. Mais « *ce qui est absolument personnel à l'individu, c'est x* » (*ibid.*, p. 229 ; mes italiques).

En d'autres termes, ce qui nous est le plus intimement personnel, ce qui forme la base de notre construction personnelle, de la construction qui nous a faits tels que nous sommes, c'est ce que nous n'avons pu vivre et qui, pour une part, a été placé en nous de l'extérieur et vient rencontrer en nous notre manière spécifique et toujours mêlée d'y faire face – et de ne pouvoir y faire face –, de l'affronter – et de l'évacuer. Comme je l'ai signalé dans le précédent chapitre, nous en arrivons à la conclusion paradoxale que ce que nous négativons, c'est précisément ce qui empêche à la négativité première et centrale de prendre sa place. Vue sous cette angle, la contrainte de répétition, la répétition par l'agir, cette mémoire amnésique (Green, 2000 *a* et *b* ; Botella et Botella, 2001 *a*), aurait pour source l'effort – toujours renouvelé, toujours échouant – de délimiter ce noyau.

Toucher à ce point, c'est retrouver la situation agonique que toute cette construction a pour visée de circonscrire. Mais aussi : toucher à ce point, c'est s'approcher de ce qui fait le fondement de notre identité et cela ne peut que susciter les plus vives résistances. Et pourtant : toucher à ce point, c'est – faut-il dire « souvent » ou « toujours » ? – ce vers quoi ne peut que tendre un processus analytique digne de ce nom. La régression dans la cure nous ramènerait ainsi à ce point nodal où la représentation se perd. Le retrouver – ou le trouver pour la première fois –, pouvoir sinon y faire face, tout au moins se tenir un temps proche de ce qui, de notre histoire, n'a pu prendre forme, tel serait l'enjeu.

Le chemin qui y conduit est toutefois singulier. D'un côté, construction d'un espace commun qui passe par la survie de l'analyste dans les termes que nous avons déjà définis. Mais, d'un autre côté, construction qui passe par une déconstruction devant être menée sans relâche et sans complaisance : déconstruction de ce que nous avons mis en place pour enclorre ce noyau de non-représentation et que nous remettons en jeu sur la scène analytique, à quoi nous nous accrochons avec l'énergie du désespoir.

Car nous savons obscurément que ce chemin ne nous mène pas seulement à retrouver des figures perdues du passé, mais tout autant à rencontrer, souvent pour la première fois, ce ou ces moments où la représentation se perd, où nous nous sommes perdus nous-mêmes, perdus à nous-mêmes. Plus exactement, à rencontrer leur écho – transformé, déformé, mais écho tout de même – chez l’adulte que nous sommes devenus, à construire ainsi le site archéologique qui fut le nôtre. Or, aussi loin que nous allions, aussi loin que nous tentions de construire, nous ne pourrions qu’échouer partiellement, dans la mesure même où cet échec est inhérent à notre statut d’être humain et à ses limites.

Construire, échouer, ressortir enrichi de cet échec, ce serait donc la mesure même de l’humain, la mesure aussi d’une analyse « avec fin ». Rendre les limites supportables ; métaboliser la frustration plutôt que de l’évacuer, choix central que Bion a mis en évidence ; donner à cet inconnu plurivoque une forme qui soit ressentie comme réelle ; en un mot, transformer la blessure, non tant de la non-représentation en elle-même que des limites de la représentation, en un ombilic de la pensée et non pas en un refus radical de penser : tels seraient les enjeux de notre construction commune.

## 7. LA QUESTION DE L’HALLUCINATOIRE

### *Position du problème*

Pourquoi insérer ici un chapitre sur l’hallucinoire, thème déjà exploré en détail de Bion aux Botella ? C’est que, à partir de 1920, trauma et hallucinoire ont partie étroitement liée. Quelle est la nature de ce qui se répète dans le rêve ? Quelle relation y a-t-il entre les modalités hallucinatoires décrites dans « Constructions » et celles de la *Traumdeutung*, et plus généralement entre modalités d’inscription et désir ? Quelle est la valeur des restes diurnes et, au-delà, celle du matériel manifeste ? En un mot : quelle est l’essence du travail du rêve ? Telles sont quelques-unes des questions qu’une lecture attentive de ces textes testamentaires ne peut manquer de soulever.

Dans les dernières pages de *L’homme Moïse* comme dans « Constructions », Freud affirme en effet de la manière la plus nette qu’il existe une forme d’hallucinoire distincte de l’hallucinoire régrédient décrit dans la *Traumdeutung* : « On n’a pas encore apprécié ce caractère peut-être général de l’hallucination d’être le retour d’un événement oublié des toutes premières années, de quelque chose que l’enfant a vu ou entendu à une époque où il savait à peine parler » (Freud, 1937 b, p. 279). Et, dans le paragraphe « Le retour du refoulé » du pre-

mier de ces écrits : « Ce que les enfants de 2 ans ont vécu sans le comprendre, ils n'ont jamais à s'en souvenir en dehors des rêves » (Freud, 1939, p. 229).

On se souvient par ailleurs qu'« Au-delà » avait marqué la pointe extrême de la position freudienne sur la fonction du rêve. Freud admet alors « une tendance préliminaire pour la tendance du rêve à accomplir le souhait », sans que cela contredise sa « fonction ultérieure » (Freud, 1920, p. 304). La liaison des motions pulsionnelles est envisagée alors comme « un acte préparatoire qui introduit et assure la domination du principe de plaisir » (*ibid.*, p. 336). Dans les années suivantes, en particulier dans la *XXIX<sup>e</sup> conférence*, Freud nuancera la position de 1920 en distinguant plus nettement qu'alors ce qui est du ressort du travail du rêve – la réalisation hallucinatoire et son expression déguisée pour les besoins de la *Darstellbarkeit* et de la censure – de ce qui lui est extérieur – l'inscription psychique au-delà du principe de plaisir –, ce qui le conduit à la formulation bien connue et néanmoins toujours aussi fondamentale : « Dites au moins que le rêve est une *tentative d'accomplissement de souhait* » (Freud, 1932, p. 111 ; mes italiques).

### *Ombilic et blessure*

Prenons les choses par un autre bout. On le sait, la métaphore traductive domine la *Traumdeutung*. Or elle trouve déjà une première limite lorsqu'elle rencontre une autre métaphore, celle de l'ombilic du rêve, ce « point où [chaque rêve] est insondable, en quelque sorte un ombilic par lequel il est en corrélation avec le non-connu » (Freud, 1900, p. 146). Et encore : « Les pensées de rêve auxquelles on arrive dans l'interprétation doivent en effet, d'une manière tout à fait générale, rester sans achèvement et déboucher de tous côtés dans le réseau inextricable de notre monde de pensée. D'un point plus dense de cet entrelacs s'élève alors le souhait de rêve, comme le champignon de son mycélium » (*ibid.*, p. 578). Or cet ombilic implique un travail complexe.

De transformation, tout d'abord : les pensées inchoatives présentes à la racine du mycélium ne sont pas en elles-mêmes accessibles au travail du rêve, seules les pensées qui en sont issues s'y prêteront, rejets incertains et partiels de ce qui leur a donné naissance et qui nous restera sans doute pour toujours, hors d'atteinte, fondement de notre capacité à rêver en même temps qu'inconnu radical. Dès lors, la tentation est grande de ne pas en tenir compte, de les considérer comme de peu d'importance. Pourtant cette relation à l'inconnu est précieuse ce qui donne au rêve sa profondeur de champ.

Les termes mêmes que je viens d'utiliser – « inconnu radical », « transformation » – suggèrent toutefois une autre dimension : les pensées du rêve puisent

leur source à autre chose qu'elles mêmes, leurs conditions de survenue leur sont extérieures, cet extérieur même les modèle en dehors de toute possibilité d'appréhension subjective. Vu sous cet angle, c'est moins la continuité qui frappe que la rupture, le changement d'état. Changement d'état qui prend un double aspect.

Il y a d'une part l'hétérogénéité entre ce qui est à la source d'un mouvement psychique et son expression consciente ou préconsciente. Il n'est pas vrai que les pensées préconscientes soient seulement le produit, direct ou indirect, des pensées de l'ombilic, un produit qui suivrait peu ou prou une métaphore traductive. Il me paraît tout aussi essentiel de postuler que les pensées de l'ombilic forment une sorte de bruit de fond, d'activité de base nécessaire au rêve et à sa formation, nécessaires donc à ce que puisse advenir le travail du rêve.

Il y a aussi une hétérogénéité plus radicale encore entre ce qui est à la base de l'activité de pensée et sa réalisation. Pour n'en citer qu'un exemple, célèbre entre tous, Freud a présenté lui-même la rédaction de la *Traumdeutung* comme une réaction au deuil suivant la mort de son père, « la perte la plus radicale intervenant dans la vie d'un homme » (Freud, 1900, p. 18). Écrivant cela, il signalait d'une part que le travail de pensée trouve sa source dans le deuil de l'objet. Mais il montrait aussi que le travail de pensée, le travail de symbolisation comportent inévitablement, structurellement, une dimension meurtrière. Et c'est là que nous vacillons, que l'esprit cède à l'effroi.

L'ombilic se transforme en faille, en brèche incolmatable, conduisant sur un chemin allant d'un côté à la mélancolie, de l'autre du rêve d'angoisse au cauchemar et, finalement, au pire : le cauchemar blanc, sans contenu, laissant un sujet tel que Jean en proie à une angoisse impensable au sens le plus strict du terme : il n'y a plus rien à penser. C'est alors l'autre modèle qui domine : celui de la blessure, de l'effraction limitée ou étendue du pare-excitation, dont on peut suivre la trace, dès les *Lettres à Fliess* et l'« Esquisse », à travers les deux derniers essais de la *Métapsychologie*, jusqu'à « Au-delà du principe de plaisir » et à l'*addendum B de Inhibition, symptôme et angoisse*.

### *Le rêve, « tentative d'accomplissement de souhait »*

Cette réflexion me conduit à faire mienne la formulation déjà évoquée de la *XXIX<sup>e</sup> conférence*. Le rêve est bien une « tentative d'accomplissement de souhait ». Bien que Freud s'en défende, écrivant en substance qu'au fond cela ne change rien au fondement de la théorie du rêve, il importe de prendre pleinement la mesure du bouleversement ainsi introduit. Car le mot « tentative » implique que le rêve travaille souvent, sinon toujours, sur un matériel qui, *a priori*, ne revêt pas nécessairement la forme d'un tel accomplissement, tant

s'en faut. C'est toute la question de la *Darstellbarkeit* (Kahn, 2001 ; Botella et Botella, 2001 a) qui se pose ici. Mais c'est aussi la question de la nature de ce qui, du côté de l'ombilic du rêve, pourra – ou ne pourra pas – être soumis au travail de transformation.

Car ce qui est à la source du rêve et qui revient à travers lui, ce sont bien souvent des expériences qui n'ont pu être en aucune manière source de plaisir. Dans la *Traumdeutung*, déjà, Freud lui-même en donne, bien sûr involontairement, de multiples exemples. Ainsi cette femme qui rêve que son enfant est mort et se trouve dans une boîte (Freud, 1900, p. 189) et dont on apprend, cent pages plus loin, que sa mère avait sombré dans la dépression alors qu'elle était enceinte d'elle.

Un autre exemple, issu de ma pratique. Éliisa, ayant perdu sa mère à l'âge de 18 mois, est alors placée, séparée de son père et de ses frères et sœurs avant de retrouver le cadre familial un an et demi plus tard, lorsque son père se remarie. Elle a fait pendant des années un rêve récurrent, survenant avec très peu de variantes : elle avait perdu un enfant, l'avait oublié quelque part sans s'en rendre compte et se réveillait avec angoisse. Certes, l'histoire de cette femme, avec un lien indéfectible d'amour/haine à celle qui, épousant son père, permit son retour dans sa famille et devint ainsi sa seconde mère, donne une ouverture du côté du désir. Néanmoins, ce rêve constitue aussi une tentative de reprise de ce qu'on pourrait, à la suite de Green, appeler une forme de souvenir amnésique, accompagné d'un renversement de la passivité première et irrémédiable en activité : c'est elle qui abandonne, ce n'est pas elle qui est abandonnée.

De tels exemples conduisent à une conclusion à laquelle il me paraît difficile d'échapper. *La réactivation de souvenirs indépendamment du principe de plaisir joue un rôle essentiel comme source du rêve. Le désir inconscient qui vient s'y adjoindre a, dans ces cas, pour fonction essentielle de donner forme figurable à une situation dépassant les capacités représentatives.* Une question se pose alors : ne faut-il pas postuler à la source de tout rêve, du côté de son ombilic, un « en-deçà » du psychisable, le rêve représentant effectivement alors une tentative de mise en forme de quelque chose qui, dans l'histoire de la personne, a précisément échappé à la *Darstellbarkeit* ? Lorsque le travail de rêve se fait de manière optimale, cette source reste invisible, mais, souvent, pour peu qu'on y soit attentif, on peut y avoir un accès, au moins partiel.

En voici un autre exemple encore, qui mettra en évidence un aspect supplémentaire. Une jeune femme rêve qu'elle est dans une maison de vacances avec un homme qui fut son amant. Il lui annonce qu'il y a une autre femme dans sa vie. Elle la voit passer et l'arrose au jet pour se venger. À première vue, il s'agit d'un rêve de rivalité œdipienne avec un élément phallique significatif. Mais, à

partir de la maison de vacances évoquée dans le rêve, ses associations vont dans une autre direction. Après les vacances, elle va changer d'orientation professionnelle. Elle a visité son nouveau lieu de travail qui lui évoque un hôpital du Tiers-Monde. Or elle fait partie d'une famille d'immigrés maghrébins, elle est née dans le Tiers-Monde ; elle a dû, petite, être hospitalisée dans son pays d'origine alors que ses parents l'y avaient confiée à la garde d'une connaissance. Elle garde un souvenir marquant de la détresse dans laquelle elle s'est alors trouvée. Ici aussi, ajoute-t-elle, elle est surprise de la façon dont, chaque fois qu'elle s'étend, elle a envie de pleurer.

Cet exemple nous montre que, partant d'une mise en forme d'aspect névrotique, les associations débouchent sur une série de pensées renvoyant à un vécu d'abandon. Interpréter le versant sexuel du rêve aurait été faire l'impasse sur ce vécu sous-jacent. En d'autres termes, ce rêve correspond exactement à la définition de la *XXIX<sup>e</sup> conférence* : il tente de transformer les restes traumatiques en réalisation de désir. Mais, c'est le fait nouveau, il faut ajouter que cette tentative aboutit à *masquer ceux-ci et que ce masque prend la forme de la réalisation hallucinatoire de désir*. Sur ce point, Ferenczi apporte une contribution tout à fait remarquable et dont, à ma connaissance, les implications n'ont jamais été pleinement développées.

#### *Fonction traumatolytique du rêve*

En 1932, dans un article qui ne sera publié qu'après sa mort, Ferenczi ébauche ce qu'il appelle une « révision de l'interprétation des rêves » (Ferenczi, 1934, pp. 141 et s.), dans laquelle il pousse jusqu'à ses conséquences ultimes le point de vue défendu par Freud dans « Au-delà du principe de plaisir ». Sa thèse centrale est que « le retour des restes diurnes représente par lui-même une des fonctions du rêve [...], qu'il est de plus en plus évident que ce qu'on appelle les restes diurnes (et nous pouvons ajouter : restes de la vie) sont en fait des symptômes de répétition de traumatismes » (*ibid.*, p. 141), ce qui a pour conséquence que « tout rêve [...] est une tentative d'amener des événements traumatiques à une résolution et à une maîtrise psychiques meilleures » (*ibid.*, p. 142).

Bien que cette formulation soit très proche de celle utilisée par Freud dans la *XXIX<sup>e</sup> conférence*, elle n'en procède pas moins à un bouleversement beaucoup plus radical. Elle présuppose en effet une *fonction traumatolytique* du rêve. Celle-ci serait l'expression, spécifique à l'activité onirique, de la formulation freudienne d'« Au-delà du principe de plaisir » : la fonction de liaison est première, elle précède l'instauration du principe de plaisir, elle est indépendante de lui, même si elle ne s'y oppose pas forcément.

Le point que je désire souligner est le suivant : la figuration dans le matériel manifeste du rêve pourrait constituer une forme intermédiaire, mise en forme « agie », à travers le processus de figuration même, de ce qui ne peut accéder au travail du rêve au sens classique de ce terme ; elle est donc l'expression d'un premier « travail » au-delà du principe de plaisir, sans lequel le travail freudien ne pourrait advenir.

Dans la suite de son article, Ferenczi distingue le rêve primaire, répétition brute du trauma, prenant souvent la forme d'un rêve fait de sensations corporelles sans contenu psychique (et qui, dans mon expérience, peut aller jusqu'au cauchemar blanc), du rêve secondaire, survenant souvent la même nuit, et qui tente de transformer la trace traumatique en réalisation de désir.

Il met en évidence le caractère fallacieux que revêt la transformation du rêve primaire au rêve secondaire dans les cas qu'il décrit, alors qu'elle est, pour Freud, précisément le but de l'activité onirique. La tentative de transformer les restes traumatiques en réalisation de désir aboutit, écrit Ferenczi, à une « falsification optimiste » (*ibid.*, p. 144), fondée sur un clivage narcissique.

Ici s'établit un lien organique entre les modalités de clivage traumatique précédemment discutées, d'une part, et les modalités du fonctionnement onirique, de l'autre : une partie du psychisme, la plus évoluée, tente de fonctionner selon le principe de plaisir et le rêve qui va de pair avec lui. Mais la part traumatisée fonctionne dans un autre registre, tout à fait étranger au premier, ne visant – ou ne pouvant tendre – qu'à maintenir vivant le trauma. En d'autres termes, la réalisation de désir est, chez ces patients (comme dans le cas que je viens de rapporter), le fait du *wise baby*, elle n'exprime pas la vérité de l'expérience traumatique. Un pas encore : *la « vérité » du rêve dans ces cas réside non dans le travail de transformation du matériel latent, mais dans le texte manifeste.*

De manière liée, le contenu manifeste des rêves et des récits des patients n'est pas seulement le déguisement d'un matériel ou/et d'un désir inconscient, mais il doit être envisagé dans sa valeur propre, pour lui-même et indépendamment des transformations que le désir inconscient peut y apporter. Plus encore : ce contenu manifeste exprime la réalité d'une « expérience »<sup>1</sup> non transformable. Il ne s'agit donc pas – pas d'abord – de le traduire dans un autre langage, celui de l'inconscient, mais de prendre acte de ce caractère non transformable et d'en donner quittance au patient.

Ce que Ferenczi montre enfin, c'est quelque chose que Freud, décrivant le rêve traumatique dans « Au-delà du principe de plaisir » avait déjà mis en évi-

1. Les guillemets sont de rigueur, vu l'impossibilité de s'approprier subjectivement de telles situations.

dence, sans toutefois en tirer toutes les conséquences : le traumatisme n'est pas seulement, comme on le pense souvent, enfoui au plus profond de l'être, trace perceptive ou corporelle non psychisée qu'il s'agirait de découvrir par un patient travail de fouille. Cela, il l'est certes. Mais, dans un paradoxe qui doit retenir notre attention, le traumatique est *aussi* là, sous nos yeux. Et où est-il ? Dans le matériel manifeste, celui des rêves comme celui du discours de nos patients.

Nous voilà en pleine confusion. Ce n'est plus le manifeste qui protège du latent, c'est le travail du rêve qui masque et déguise un manifeste intolérable pour le psychisme. La formulation ferenczienne pose donc une question fondamentale qui n'a eu, à ma connaissance, qu'une bien maigre postérité. Quelle place faisons-nous dans notre théorisation aux restes diurnes comme au matériel manifeste ? Ce que m'ont appris des patients tels que Jean ou Élixa, c'est que le matériel manifeste exprimait aussi la réalité d'une expérience vécue : on tue un fils, on abandonne un enfant. En termes warburgiens : le passé n'est pas derrière le présent, il l'infiltre.

Deux cas de figure sont à envisager. Dans le premier, c'est le contenu même du matériel qui ramène toujours un matériel traumatique dont le caractère d'actualité paraît inaltérable et dont le caractère de vérité est souvent hautement revendiqué. Dans le second, c'est plus dans la forme du discours de l'analysant que paraissent continuer à vivre des modalités défensives précoces<sup>1</sup> : mise à distance de l'affect, division de la personnalité entre une partie adaptée et anaffectif et une partie pulsionnelle/traumatisée au sens où je l'ai déjà développé (chap. 5), pouvant aboutir à une véritable « hypocondrie du réel » (Smadja, 2001).

Dans les deux cas, nous nous heurtons ici à une butée sur laquelle vient se heurter à son tour l'activité analytique comme *Deutung*. Cette butée de la *Deutung* que nous avons déjà rencontrée sous un angle un peu différent (chap. 3), Ferenczi la révèle de manière tout à fait scandaleuse, dans la mesure où ses formulations semblent mettre en cause les fondements de la théorie, plus précisément la relation entre fantasme et réalité vécue.

### *Hallucinatoire, restes diurnes et matériel manifeste*

Il faudrait donc entendre constamment les restes diurnes, tout comme le matériel manifeste, sous deux angles plus ou moins contradictoires selon les moments. Masquant un contenu latent, d'une part. Mais aussi pouvant exprimer de façon certes déformée et transformée la réalité d'une expérience vécue, d'autre part.

1. On songe ici aux « représentations limites » comme tentatives de délimiter les bords de l'effraction traumatique (Danon-Boileau, 2006, p. 70).

Dans un très bel article, S. Botella postule l'existence d'un « Œdipe du Ça », envers de l'identification au père de la préhistoire personnelle (Botella, 2006), motion brute exprimant la violence pulsionnelle en deçà de toute représentation. Dans cet article comme déjà antérieurement (Botella, 2004), elle insiste à juste titre sur l'importance de la notion de précipités (*Nierderschläge*) chez Freud : quelque chose prend forme, se cristallise, à certains moments de l'histoire de l'individu comme de l'espèce, quelque chose dont on ne peut simplement rendre compte par une vision strictement évolutionniste.

Autrement dit, ce qui, antérieurement, était un contenu se fixe, à un moment donné, dans une forme, prend d'un coup en masse et conditionne la suite de l'histoire de l'espèce. Ainsi en va-t-il de l'Œdipe, mais aussi de la pulsion, précipité d'expériences vécues, de perceptions, comme le soutient Freud dans les écrits métapsychologiques de 1915. Passé un certain niveau quantitatif, il se produit quelque chose de similaire à une réaction chimique, le changement quantitatif s'exprime dans une modification qualitative. Et le propre de ce type de changements est que cette modification qualitative s'inscrit durablement et se transmet.

Or la question que Freud pose à travers la phylogenèse, et que S. Botella reprend dans les articles précités, nous nous y trouvons quotidiennement confrontés sur le plan individuel, ontogénétique. Les situations traumatiques fonctionnent en effet comme un élément sursaturé aboutissant à la précipitation. Plus précisément encore : l'élément traumatique est comparable à la substance ajoutée à la solution et qui la fait précipiter. À l'évidence, la question se pose : ces situations ne sont-elles pas d'autant plus traumatiques qu'elles renvoient à un fonds phylogénétique, à un originaire de l'espèce ? Je serais tenté de répondre par l'affirmative. Mais, quoi qu'il en soit, cette métaphore illustre bien combien les enjeux du trauma sont à la fois externes (la substance ajoutée) et internes (la précipitation de la solution devenue sursaturée).

Dans la *XXIX<sup>e</sup> conférence*, Freud écrit que les pensées du rêve « sont contenues dans les associations comme dans une eau-mère, mais pas totalement contenues pourtant » (Freud, 1932, p. 92), dans la mesure où les associations font souvent halte devant les pensées du rêve proprement dites. De manière quasiment inverse, on pourrait dire que les éléments sursaturés sont disséminés dans le matériel manifeste comme des agrégats potentiels ou constitués qu'il s'agit de repérer et qui se manifestent de différentes manières, mais qui *toujours ont une potentialité hallucinatoire au sens de 1937*.

C'est même leur caractère distinctif : cette précipitation a pour effet spécifique de donner au matériel une potentialité hallucinatoire. Les moments de rupture dans la fluidité du matériel sont, de ce point de vue, particulièrement précieux, comme le sont les moments de passage d'un fonctionnement de type

associatif à des moments opératoires ou l'inverse. Leur dynamique en séance permet de circonscrire petit à petit les enjeux de ces variations qui renvoient régulièrement à des zones de fonctionnement non psychisées.

Je tire ainsi des derniers travaux freudiens des conséquences importantes quant à la nature du fonctionnement hallucinatoire. À l'hallucinatoire régrédient du rêve, « innocente psychose », décrite par Freud dans l'*Abrégé*, il faudrait articuler une autre forme d'hallucinatoire. Je qualifierai celle-ci d'hallucinatoire par frayage : elle renvoie à l'inscription, indépendamment du principe de plaisir, d'une trace qui n'a pu être pleinement psychisée et se rapproche beaucoup de ce que Bion a décrit sous le terme d'« hallucinose ». Le travail du rêve au sens classique du terme vise à transformer ces traces par frayage en accomplissement de souhait, mais il n'y réussit de loin pas toujours dans la mesure où cette transformation dépendrait beaucoup d'une étape préalable dans le fonctionnement du rêve : sa fonction traumatolytique. Ce fonctionnement comporterait trois étapes : la liaison proprement dite d'un matériau brut ; sa figuration, ensuite ; sa transformation en accomplissement hallucinatoire de souhait, enfin.

#### 8. CONSTRUCTIONS DANS LA PSYCHOSOMATIQUE : UNE ÉBAUCHE DE « FICTION THÉORIQUE »

Je vais maintenant reprendre quelques-uns des éléments de mon parcours pour examiner plus spécifiquement leurs implications dans le champ psychosomatique. Ce faisant, je poursuis un dialogue implicite aussi bien avec P. Marty et M. Fain qu'avec les reformulations de leurs successeurs, en particulier C. Smadja (2001, 2004, 2006) et G. Szwec (1993, 1998)<sup>1</sup>. Faute de place, je laisserai de côté la réflexion sur le statut épistémologique de la construction théorique en psychosomatique (Press, 2008), que je considère comme un « modèle imaginaire »<sup>2</sup> (Canestri, 2004) ou une « fiction théorique » (Flem, 1998 ; Williams, 2006)<sup>3</sup>. Ce que je propose ici pourrait être considéré comme l'ébauche d'une fiction théorique personnelle.

1. Dans un registre voisin de ma réflexion, voir Duparc (2006).

2. Un modèle imaginaire « sera un ensemble d'assomptions sur un objet (ou un système) qui nous montre ce qu'il pourrait être s'il satisfaisait certaines conditions que, de fait, il ne satisfait pas. Le modèle est entendu dans son acception de "comme si..." » (Bicchieri, 1980, in Canestri, 2004, p. 1510).

3. Soulignant, à la suite de l'helléniste N. Loraux, l'intérêt de la notion de fiction, Flem défend l'idée que, « entre art et science, il [Freud] trace une troisième voie, provocante, où l'intuition de la science et le savoir de la fiction s'allient et se fondent : la *fiction théorique* » (*ibid.*, p. 143 ; italiques de l'auteur). De son côté, Williams recourt à ce qu'il nomme « la fiction de l'état de nature » pour mener son enquête sur l'intérêt de la notion de vérité et de véricité dans le domaine philosophique.

Un « Prélude » désaccordé :  
le break-down winnicottien, entité psychosomatique

C'est en relisant « Prélude à la vie fantasmatique » que j'ai compris l'importance psychosomatique de *La crainte de l'effondrement*. Inversement, le texte winnicottien éclaire maints aspects du travail de Fain. Passé le temps des polémiques, il est impressionnant de voir combien les travaux de ces deux auteurs, tentant chacun à leur manière de construire l'aube de la vie psychique, résonnent l'un avec l'autre et s'enrichissent mutuellement.

C'est en partie une question de vertex. Alors que Fain met l'accent sur les modalités défensives précoces et s'efforce de les intégrer dans une perspective freudienne classique, Winnicott, porté par le mouvement qui le pousse à regarder autant que faire se peut le processus du point de vue de l'enfant, tente de théoriser le caractère de détresse en deçà de toute possibilité représentative sous-jacente à ces situations.

À cela s'ajoute un autre élément. Fain se situe dans la perspective freudienne classique selon laquelle l'activité fantasmatique naît de la négativité, de l'absence de l'objet. Winnicott, au contraire, tout comme Ferenczi, opte pour une vision qui se démarque en partie de celle-ci. L'introjection ferenczienne, tout comme le *holding* winnicottien, se déroule en présence de l'objet et prend en compte la qualité de sa présence et ses effets sur l'enfant. Ce point de vue a conduit R. Roussillon à postuler que la satisfaction hallucinatoire pouvait aussi advenir dans le contact avec l'objet (Roussillon, 1997).

Revenons à Winnicott. Lorsque nous avons discuté de la régression, nous nous sommes trouvés confrontés de manière aiguë à la question de la perte de la représentation, ce qui nous a conduits inéluctablement à la crainte de l'effondrement. Or l'effondrement winnicottien est un état qui met en jeu l'entièreté de l'individu pris comme totalité psychosomatique et simultanément, est dépourvu de toute représentation psychique. Corollaire de cette constellation : pour Winnicott, le *break-down* n'est pas analysable en tant que tel, il ne peut qu'être vécu pour la première fois dans la situation analytique. Non seulement ce point de vue est entièrement compatible avec le paradigme martyrien, mais il signale aussi un carrefour psychosomatique dont on ne peut pleinement saisir les enjeux qu'en se référant à lui.

En effet, Winnicott met en évidence un noyau fondamental actif à des titres divers au cœur de chacun et qui constitue le revers d'une médaille dont l'avers est la conscience et la capacité de représentation propres à l'être humain. En d'autres termes, le risque d'effondrement et l'effroi qu'il entraîne sont au cœur de notre destinée, au cœur de l'humain, ils font partie de l'*anankè* chère à Freud. On

l'aura compris : à l'intérieur de ma « fiction théorique », la menace de perte de représentation accompagnant ces premiers stades mythiques du développement prend la valeur d'un organisateur théorique dans la mesure où elle conditionne l'ensemble de la construction ultérieure de l'individu. Écrivant cela, je ne fais peut-être que reformuler à ma façon les développements d'A. Green sur la position phobique centrale (Green, 2000), en y ajoutant une dimension proprement psychosomatique : l'effondrement est pour moi un état engageant l'entièreté du psychosoma, générateur des formes les plus radicales du « reste » sur lequel j'ai déjà insisté<sup>1</sup>, et conditionnant en cela l'avenir psychosomatique de l'individu.

Confronté à cette situation, le petit d'homme ne dispose que d'une palette d'issues relativement restreinte. L'une, c'est la tentative, toujours imparfaite, de circonscrire ce noyau à travers l'activité représentative et la vie fantasmatique. Une deuxième possibilité réside dans l'issue sublimatoire et ses différentes modalités, qui, comme Freud l'avait déjà relevé, se situent dans un rapport complexe aux mécanismes psychiques autres, en particulier au refoulement et à la formation réactionnelle. La troisième, c'est la fuite. Enfin, une dernière issue réside dans les modalités de clivage que nous avons déjà discutées, et dont la psychose délirante pourrait constituer une forme de guérison.

Je vais maintenant reprendre plus en détail ces deux dernières issues, celle de la fuite et de l'engagement dans une voie qui privilégie le calme au détriment de la satisfaction, d'une part, celle des modalités précoces de clivage liées aux ratés dans la rencontre avec les premiers objets, de l'autre. Elles revêtent en effet des implications psychosomatiques majeures.

### *« Fuite dans la santé » et somatisation*

Revenons à la formulation winnicottienne que j'ai brièvement évoquée au chapitre 4 et dans laquelle Winnicott pose « la fuite dans la santé » comme tentative d'échapper à un effondrement, tentative qu'il compare aussi à la défense maniaque<sup>2</sup>. Au terme de notre parcours, nous nous rendons compte que cette tentative constitue le dénominateur commun de plusieurs descriptions fondamentales. La fuite dans la santé, c'est l'autre versant du développement prématuré du Moi et du narcissisme phallique (Fain), du recours aux mécanismes auto-calmants (Smadja, 1993 ; Szwec, 1993), mais aussi de la progression traumatique déjà signalée par Ferenczi ; c'est enfin le choix d'évacuer la frustration plutôt que

1. Voir chap. 6.

2. Il s'agit en fait, à mon sens, d'une défense maniaque de comportement (Press, 1997 ; Duparc, 2001).

de la métaboliser (Bion). Et toutes ces formes pourraient être subsumées dans la voie prototypique décrite par M. Fain dans « Prélude à la vie fantasmatique » : celle de l'intériorisation de l'excitation calmante chez le petit insomniaque.

Arrivés à ce point, une question ne peut manquer de se poser : quelle est la spécificité des descriptions psychosomatiques ? Il n'est que de relire maints passages de Bion (ces patients dont le discours « manque de résonance », écrit-il dans *Aux sources de l'expérience*), de Winnicott (la patiente dont il parle dans *Jeu et réalité* à propos du *fantasying*) ou de Green (le narcissisme moral), pour être frappé par la proximité de leur clinique avec celle des psychosomaticiens. Je ne crois pas que nous puissions trancher ce débat maintenant, l'important étant de maintenir ouvert le champ d'investigation qui s'offre ici.

Le point central est que la fuite décrite par Winnicott signe l'échec de toute position de repli, et également celui de la mise en place des premières modalités défensives constituées par les formes précoces de clivage que nous avons précédemment discutées. Nombre de ces patients trouvent des débouchés dans des activités sublimatoires, soit artistiques, soit au service des autres, dans le domaine social par exemple, qui non seulement sont pour eux d'une grande valeur homéostatique, et dont celle-ci, vue de l'extérieur, n'est pas moindre. Mais le problème est à nouveau celui que j'ai signalé dans mon chapitre introductif : le mouvement même qui sous-tend l'impulsion sublimatoire est aussi celui de la fuite.

L'impasse survient quand leur activité créatrice, se heurtant à des barrières internes ou extérieures, se voit mise en échec. Échec de la sublimation et échec de la fuite sont alors strictement synonymes. C'est en raison de cette identité, me semble-t-il, que le soma devient bruyant. En effet, c'est alors tout l'édifice de leur vie, toute leur construction personnelle qui s'effondre.

Ce qui change dans ma description concerne donc moins le paradigme psychosomatique, la relation inverse établie par Marty entre ce qu'il appelle « qualité du fonctionnement mental » et risque de somatisation, que le regard. En particulier, il me semble que mon point de vue modifie considérablement l'implication contre-transférentielle de l'analyste. Penser son interlocuteur pris dans un mouvement de fuite par rapport à un noyau impensable, fuite qui ne peut que se reproduire dans le jeu transfert - contre-transfert, bouleverse la donne, bouleverse le regard que nous jetons sur lui et nous permet d'entendre la dimension tragique de ce qui, sous l'apparent silence – l'« apparente inorganisation », pour parler comme Marty –, se joue avec nous.

C'est cet enjeu vital qui fait que ces patients se comportent en tout comme s'ils savaient que le pire pour eux serait d'avoir à se confronter à la menace de l'effondrement, comme s'ils passaient leur vie à fuir un danger à venir, alors que, en fait, le pire est déjà arrivé. Lorsqu'ils tombent malades, il se produit

souvent un phénomène que C. Smadja a décrit sous le terme de « pathomasochisme » : le malheur attendu est enfin là, il a pris forme et on peut se battre contre lui. Cette remarque même souligne toutefois la fragilité de la reprise libidinale survenant lors de somatisations graves. Faute d'une intervention thérapeutique, le risque de repartir dans le fonctionnement antérieur est très grand.

Mais, même ainsi, le défi thérapeutique est immense : sera-t-il possible de stopper cette course effrénée, de retourner sur les lieux du crime – souvent le meurtre psychique de l'enfant que ces patients ont été ? Ou faudra-t-il nous contenter d'aménagements plus superficiels dans un fonctionnement par ailleurs inchangé dans ses fondements ? Il est souvent bien difficile de le prédire, notre rôle étant, bien sûr, de rendre les enjeux perceptibles sans pour autant décider à la place de notre patient(e) ce qui vaut le mieux pour lui (ou elle).

### *Maladies « régressives » et enclaves psychotiques actuelles*

Si la lignée traumatique décrite par Fain prenant pour forme prototypique le bercement calmant du petit insomniaque a connu une riche postérité (Smadja, 1993, 2001 ; Szewc, 1993, 1998), il n'en va pas de même de l'autre cas de figure décrit dans le même article. Cet autre cas, c'est celui de l'auto-érotisme monstrueux que donne à voir le petit méricyste faisant passer son bol alimentaire de la bouche à l'estomac et retour en excluant totalement l'objet. Évoquant à ce propos une forme précoce de clivage du Moi, Fain fait allusion au fétichisme et semble y voir une préfiguration de la psychose (Fain, 1971).

Toutefois, la réflexion sur le clivage du Moi et ses diverses modalités a depuis lors connu d'importants développements (Bion, 1963 ; Green, 1990, 1993 ; Bayle, 1995 ; McDougall, 1996). D'une part, et comme Freud l'avait déjà noté à propos du fétichisme (Freud, 1927, 1940), il n'est plus possible de restreindre ce mécanisme à la psychose. Par ailleurs, notre parcours nous a montré l'intérêt de reconsidérer les formes précoces de clivage du Moi décrites originellement par Ferenczi et dans lesquelles j'inclus le faux self winnicottien. Enfin, il n'est pas sans intérêt de relever qu'avec les notions de dynamismes parallèles et de lignées latérales, P. Marty (1976) introduit dans sa construction théorique des formes qu'on peut également considérer comme un élargissement du même concept.

Envisageant les choses de ce point de vue, on constate qu'il existe, entre l'exemple paradigmatique donné par Fain et les formes de clivage précoce que nous avons rencontrées dans notre étude du clivage traumatique et du faux self winnicottien, une proximité plus grande qu'on ne pourrait le penser au premier abord. Une fois encore, c'est surtout une différence d'accent. Fain souligne les

mécanismes de défense précoces mis en place par l'enfant, alors que les descriptions ferencziennes et winnicottiennes mettent en évidence l'état de détresse traumatique qui leur est sous-jacent.

Mais le résultat final est le même : quand l'objet est considéré comme par trop insuffisant, on s'en passe dans une forme de fétichisation primaire. Le petit méricyste se débarrasse de l'objet en jouant avec son bol alimentaire. L'enfant victime de la confusion de langues se soumet à l'objet, et, à travers sa soumission même, finit par parvenir aussi à s'en passer complètement, gardant libre et à l'abri de la réalité extérieure une part qui échappe complètement au principe de réalité, dans une sorte de rumination mentale investie d'une charge auto-érotique énorme<sup>1</sup>.

Or je défendrai l'hypothèse que, une fois acquises avec leur valeur vitale, ces modalités précoces de clivage peuvent à leur tour suivre des voies variées. Elles peuvent entraîner la formation d'une enclave psychotique actuelle (*infra*), ce qui implique probablement aussi une sensibilité personnelle à la fois génétique et acquise dans les toutes premières interactions, y compris fœtales, avec la mère, noyau qui peut alors se manifester dans une maladie dite régressive, à caractère critique. Elle peuvent aussi déboucher sur une « folie privée » sans somatisation ou sur d'autres issues, allant de la psychose aux noyaux pervers si ces conditions ne sont pas présentes. L'Œdipe d'abord, l'adolescence ensuite vont permettre des réaménagements de ces différentes modalités dans leurs aspects structurants comme destructurants.

Nous rencontrons ici un mode de somatisation distinct du fonctionnement opératoire et qui renvoie à un autre pilier de la théorie martyienne : je veux parler des systèmes de fixation-régression. Ce sont des patients qui oscillent toute leur vie entre certaines manifestations somatiques et un fonctionnement de caractère donné. L'affection somatique revêt un caractère critique, elle est généralement spontanément réversible et limitée dans le temps. Les migraines, beaucoup de lombalgies, une partie des épilepsies essentielles, nombre de manifestations allergiques, certaines maladies ulcéreuses entrent dans ce cadre. Dans ces cas, Marty a mis en évidence une séquence : fonctionnement selon un mode de caractère donné – situation traumatique désorganisant brièvement ce fonctionnement et entraînant une crise somatique – déclenchement de la somatisation – réorganisation prenant place à l'intérieur même de la crise. Qu'on accepte ou non le modèle, il y a là une intuition géniale de la valeur potentiellement libidinale de ces somatisations. Et le point central est le suivant : *lorsqu'elles viennent,*

1. Fain se pose d'ailleurs la question : « N'existerait-il pas d'une façon moins voyante que dans le méricisme des systèmes de fétichisation primaire qui seraient de véritables impasses court-circuitant l'organisation symbolique ? », visant à « dénier les effets désintégrant de l'absence » (Fain, 1971, p. 328) ?

*dans la dynamique transféro-contre-transférentielle, à s'actualiser d'abord, à se psychiser ensuite, beaucoup de maladies à crises se manifestent comme des enclaves de folie privée.*

Deux cas de figure sont à considérer.

Dans le premier, que j'ai rencontré en particulier chez les patients souffrant de migraine, la crise somatique constitue en même temps un équivalent de repli, au sens winnicottien du terme (*supra*, chap. 4). Pour ces patients, la folie privée incarnée dans le corps constitue un substitut à un repli psychique qu'il est impossible pour eux de constituer en dehors des crises. L'exemple le plus flagrant m'en a été donné par le cas d'une patiente qui décrivait ses migraines comme un « cocon douloureux », la mettant à la fois à l'abri dans une sorte de *auto-holding* (le cocon) et reproduisant un élément de la relation intensément sado-masochiste qu'elle entretenait avec son père (la douleur) (Press, 2002). Un enjeu majeur de ses cures consiste dès lors à vivre « pour la première fois » une expérience régressive, à transformer un repli en régression dans le transfert.

Le second cas de figure, dont mon patient Jean pourrait représenter un exemple, est un peu différent. Si la crise a pour effet et bénéfice secondaire de permettre une régression impossible autrement, elle n'est pas en elle-même un lieu de repli. Elle serait plutôt la manifestation d'une décharge pulsionnelle dégradée qui ne peut s'exprimer par d'autres voies, de la part pulsionnelle/traumatisée du clivage ferenczien. C'est dire que, dans ces cas aussi, le symptôme physique revêt une valeur potentiellement libidinale allant de pair avec une ouverture vers la symbolisation.

Dans ces cures (si possible sur le divan), on passe par plusieurs phases. D'abord le secteur lié à la somatisation s'actualise. Cette actualisation peut prendre différentes formes : des crises somatiques entre les séances, souvent (mais pas toujours) sans aucun lien apparent ni avec le matériel ni avec les aléas de la cure (interruptions, vacances, interventions de l'analyste, etc.). L'analyste prend acte, mais ne peut faire beaucoup plus à ce stade. Ensuite et par petites touches, un lien s'établit entre crises et mouvements transféro-contre-transférentiels.

Enfin, si tout va bien, quelque chose se met en scène, souvent de manière brutale, dans le jeu transfert - contre-transfert, quelque chose qui peut prendre différentes formes. Par exemple, une crise de migraine ou d'asthme en séance. Ou bien, brusquement, une mise en forme nouvelle de la symptomatologie somatique, signant son irruption sur la scène analytique. C'est ainsi que j'ai compris chez Jean l'apparition des insomnies en même temps que son affection somatique régressait. Ce changement constitue un premier moment mutatif de la cure : il s'agissait véritablement d'une insomnie de transfert, ce que ne pouvait être au même degré la somatisation. Mais il faut bien avouer que, souvent, ce n'est pas ainsi que l'analysant le vit, bien au contraire.

Car, quand je disais que, « si tout va bien », la symptomatologie somatique s'inscrit dans le transfert, c'était bien optimiste. Le cas de Jean le montre, la vérité oblige plutôt à dire qu'à ce stade tout va généralement très mal : l'analysant excédé par l'aggravation de sa symptomatologie somatique habituelle – ou par l'apparition d'une nouvelle –, et extrêmement angoissé de sentir que quelque chose qui n'avait pas trouvé son espace psychique se presse en lui pour prendre sa place ; l'analyste, inquiet de voir son analysant aller de plus en plus mal, et de plus soumis à des attaques de virulence croissante. Ce que montre toutefois l'histoire de Jean, c'est que, si l'on tient bon, on est parfois récompensé. La symptomatologie somatique s'atténue, la problématique finit par pouvoir se dire (du côté de l'analysant) et être entendue (du côté de l'analyste).

Ces modalités de fonctionnement ont été théorisées de différentes manières (Sami Ali, 1984 ; McDougall, 1989, 1996). McDougall en particulier a défendu l'hypothèse que la conflictualité chez ses patients touchait aux racines de l'identité, de la même façon que la conflictualité névrotique s'organise autour de la psychosexualité.

J'ai proposé une théorisation assez proche (Press, 2003) : les maladies à crises me paraissent correspondre à des enclaves psychotiques actuelles<sup>1</sup>, c'est-à-dire non psychisées. Elles contiennent en germes les éléments d'une symbolisation potentielle, sans revêtir en elles-mêmes une valeur symbolique qu'on puisse traduire directement. Revêtent-elles toujours la forme du clivage ferenczien ? Je ne saurais le dire sûrement, mais la division du Moi entre une partie hyperadaptée et une partie pulsionnelle/traumatisée, la solidarité du tout étant maintenue par des mécanismes répressifs intenses, me paraît se retrouver souvent dans ces situations.

Comme Marty l'avait déjà relevé, s'y rencontrent des marquages très précoces, peut-être même intra-utérins. Sur ceux-ci se greffe une problématique identitaire ou narcissique à composante souvent transgénérationnelle (Faimberg, 2005), qui vient prendre en masse sur cette zone de fragilité somatique. La composante transgénérationnelle était patente chez Jean, doublée d'une injonction aliénante concernant la place de l'oncle, mouton noir de la famille. On aurait pu l'exprimer comme suit : si tu es comme cet oncle, tu seras chassé du cercle familial. Mais, d'un autre côté, comment pourrais-tu être autrement que lui, qui pouvait se permettre ce que tous ses frères et sœurs n'ont jamais osé faire ?

Cet exemple souligne par ailleurs trois éléments importants. D'abord la notion, développée par Michel Fain, de condensation à boulets rouges. C'est

1. Je donne à ce terme un sens un peu différent de celui que lui attribue M. de M'Uzan (1998) et souligne la potentialité d'ouverture vers la symbolisation que revêtent ces manifestations.

une condensation sans aucune possibilité de déplacement. Ensuite, celle d'injonction à valeur transgénérationnelle, un point que P. Aulagnier a développé pour la psychose, mais qui me paraît également important dans les cas que je décris. Enfin, de manière souvent liée, celle de communauté d'identification dans le déni (Fain, 1982), constellation d'autant plus dangereuse qu'elle risque fort de se reproduire sur la scène analytique et que le rôle de l'analyste est alors de nommer ce qui a été tu, de ne plus faire silence sur les non-dits familiaux, ce qui constitue une étape préalable à toute interprétation d'un éventuel contenu fantasmatique. Dans tous les cas, c'est le fonctionnement de pensée qui est altéré, c'est à ces pensées « non pensées » qu'il faudra tenter de donner leur place.

### *Impasses psychiques, impasses de la théorie*

Ainsi, entamé sous les auspices d'Aby Warburg – délire et/ou vérité, psychose et/ou somatisation ? –, mon parcours se referme sur l'évocation de noyaux psychotiques actuels actifs à des titres divers en chacun de nous et de leur possible relation aux processus de somatisation. J'aimerais terminer par quelques remarques lapidaires sur une notion qui m'a été utile, celle d'impasse psychique<sup>1</sup>.

Qu'est-ce qu'une impasse ? C'est une situation dans laquelle aucune issue ne paraît possible. On pourrait dire en quelque sorte que l'impasse est l'inverse du conflit : alors que le conflit ouvre potentiellement sur une élaboration dialectique, sur une perlaboration possible, l'impasse, son nom l'indique, ne débouche sur rien. Impasse et clivage marchent d'ailleurs fréquemment main dans la main. Au « et... et... », qui permet que dans le clivage coexistent sans conflit deux formations de pensée incompatibles, fait pendant le « ni... ni... » de l'impasse.

De manière plus générale, le propre d'une impasse serait de remettre en cause l'aménagement spécifique à chacun, ce qui constitue son équilibre psychosomatique habituel : elle a donc pour caractéristique de déborder les capacités psychiques de l'individu et, de ce fait, d'entrer en résonance avec les menaces précoces de perte des capacités représentatives. C'est cette constellation, spécifique à chaque individu, qui réveillerait la crainte de l'effondrement dormante

1. À laquelle Ali M. Sami s'est intéressé dans un cadre théorique très différent (Ali M. Sami, 2000). Il vaudrait la peine de reprendre les travaux de Rosenfeld (1990) et d'approfondir le rapport entre la place des impasses dans les processus de somatisation et leur actualisation dans le jeu transfert - contre-transfert.

en chacun de nous. C'est elle aussi qui pourrait conduire à des somatisations selon les deux grandes voies que j'ai esquissées à la suite de Marty, celle des maladies à crise (régressives) et celle des maladies graves (désorganisations). Dans le premier cas, la crise somatique survient en quelque sorte à la place de l'effondrement, en même temps qu'elle en signe une modalité de reprise. Dans le second, en revanche, ces possibilités de rattrapage feraient défaut.

Sur le plan théorique, la notion d'impasse fonctionne pour moi comme une alternative à une vision trop strictement structurale, trop « lévy-bruhlienne » (*supra*, chap. 3) ; elle me permet d'échapper à un point de vue diagnostique centré trop exclusivement sur d'éventuelles insuffisances du fonctionnement préconscient pour vivre avec mes patients, *et dans le jeu transfert - contre-transfert*, les enjeux de leurs choix de vie. Elle constitue aussi un embryon de réponse à la question que je me posais dans les premières lignes de ce travail au sujet du déficit. On serait fondé à défendre le paradoxe suivant : le déficit existe, *et c'est le regard qu'on jette sur lui qui le fait être ce qu'il est ou, au contraire, s'ouvrir vers une potentialité signifiante.*

Une question importante reste ouverte : ces impasses se manifestent-elles toujours par la dépression essentielle et la vie opératoire ? La théorie le voudrait, mais, comme l'écrit le grand anthropologue J. Goody, « c'est en démontrant ce qui ne cadre pas qu'on montre ce qui cadre » (Goody, 1997, p. 179). En d'autres termes, nous devrions garder l'œil ouvert, ne pas nous contenter d'enregistrer les corrélations positives, celles qui confirment le paradigme, mais aussi nous efforcer de mettre en évidence d'éventuelles corrélations négatives, qui l'infirmeraient. C'est seulement ainsi que nous éviterons de nous enfermer dans une autre sorte d'impasses, celles qui touchent à nos formulations théoriques, impasses qui ne sont sans doute pas moins dangereuses que celles que nous décrivons chez nos patients.

#### POST-SCRIPTUM : LA DIALECTIQUE PRÉSENCE/ABSENCE DE L'OBJET DANS L'ACTIVITÉ DE CONSTRUCTION

Les pages qui suivent constituent un après-coup et j'ai tenu à leur conserver ce caractère, qui marque de son empreinte spécifique le fonctionnement du psychisme humain. C'est en effet à travers les après-coups successifs inhérents à la préparation d'un CPLF que j'ai pris la pleine mesure du mouvement intérieur qui sous-tendait ma démarche : interroger la place des premiers objets, c'est interroger du même coup la manière dont ces enjeux se mettent en scène dans notre pratique et, par conséquent, la qualité de notre présence face à nos patients.

Je me suis alors souvenu d'une remarque de Michel Fain lors d'un séminaire à l'IPSO il y a une douzaine d'années. « La vie opératoire, s'était-il alors exclamé, c'est le niveau zéro du contre-transfert. » Bien sûr, Michel entendait par là souligner le peu de rejets inconscients que suscitait le discours opératoire chez l'analyste. Reste que c'est un point de vue qui, à mon sens, introduit d'entrée de jeu un biais contre-transférentiel profond. Que cache ce « niveau zéro » ? Toute ma réflexion tend à montrer que le zéro d'une génération pourrait bien devenir le levain qui fait lever la pâte de la génération suivante.

Je me suis aussi souvenu d'un passage de *L'ordre psychosomatique* qui m'a toujours interpellé. Parlant du fondement de la fonction maternelle, Marty écrit : « La fonction maternelle, en ce qu'elle exprime ainsi directement, sans intermédiaire mental, l'appréciation affective inconsciente des désirs et des besoins du nourrisson, s'apparente aux sublimations » (Marty, 1980, p. 37). L'analyste n'assume-t-il pas souvent cette fonction en séance « sans intermédiaire mental » pour reprendre les termes de Marty, ce qui, dans notre métier, n'est jamais sans risque ? Si l'on est amené à le faire, ne vaut-il pas mieux tenter de le penser ?

Pour le dire autrement, si construire consiste à donner sa place à quelque chose qui n'a pu la prendre, la question ne peut que se poser : quel est le statut de ce qui n'a pu prendre place, quelles sont les conditions qui vont éventuellement permettre que cela se réalise dans le cours de la cure ? Une fois encore, ce sont mes patients qui m'ont aidé à en donner une formulation. C'est comme une sorte de toile ou de filet, me disait Jean. On pourrait aussi dire : une trame invisible sur laquelle les mots rebondissent, s'échangent, prennent leur envol et trouvent leur épaisseur et leur polysémie.

Ce qui se passe alors comporte deux versants dialectiquement articulés. Le premier concerne les processus de pensée. Les travaux de Bion sont ici essentiels, comme ceux de J. Canestri et A. Ferro, avec la notion centrale de transformations. L'autre versant touche les fondements de l'identité. Chemin faisant, je me suis référé aux travaux qui m'ont été d'un grand recours dans ce contexte : la chimère (M'Uzan), le travail en double (Botella et Botella), le tiers analytique (Ogden), le travail sur l'homosexualité primaire (Roussillon).

Mais comme est long et difficile le processus conduisant aux moments privilégiés décrits par ces auteurs ! C'est sur ces moments que je voudrais me pencher maintenant. Je me situerai donc en quelque sorte en amont de leurs descriptions. Je centrerai mon propos moins sur l'activité de pensée elle-même que sur les conditions préalables à son développement, sur la constitution du fond, qui va, ensuite, lui permettre de prendre son essor. De manière analogue, je mettrai moins l'accent sur l'ébranlement identitaire lui-même que sur ce qu'on pourrait appeler un *parcours identitaire* engageant profondément les deux partenaires du couple analytique.

*La présence sensible de l'objet*

Un aspect essentiel m'est progressivement devenu clair : ce processus implique la présence de l'objet, la trame que je viens d'évoquer est constituée par le fond de sa présence sensible<sup>1</sup> mêlée aux premières ébauches affectives et représentatives du Moi naissant. J'y verrai aussi la matrice à partir de laquelle s'organisent les modalités de pensée ultérieures, matrice marquant de son empreinte notre manière d'être au monde, pour une large part en dehors de toute possibilité d'appréhension subjective et nous indiquant, par conséquent, de façon indirecte, l'une des limites de l'analyse.

L'enjeu est donc d'importance : il s'agirait d'articuler, à l'intérieur même de notre pratique et de notre théorie, deux visions de la naissance du psychisme en tant qu'elles représentent deux versants<sup>2</sup> contradictoires et néanmoins complémentaires du même phénomène. Oui, l'activité de pensée naît dans la négativité. Mais, non, on ne peut faire abstraction de la qualité du tissu relationnel créé par la présence de l'objet – en d'autres termes, de la *qualité de présence de l'analyste*.

C'est de nouveau à travers le cas de Jean que j'ébaucherai certains éléments de cette articulation. Alors qu'il avait lui-même inventé l'image de la toile, il me dit, un jour qu'il était furieux et désespéré de la stagnation de sa cure : « Votre toile, c'est bien joli. Mais, vous le savez aussi bien que moi, une toile d'araignée, il suffit d'un coup de balai, et c'est fini. Pfuitt ! Il ne reste plus rien, tout est nickel, propre, en ordre. » Pour sarcastique qu'elle ait été, sa remarque n'était pas dépourvue de fondement.

En effet, je n'éprouvais qu'avec trop d'intensité combien les plus petites variations – non seulement du cadre lui-même, mais aussi de la qualité de ma présence (une séance où j'étais moins disponible d'esprit, une réponse inadéquate de ma part) – mettaient à mal ce réseau arachnéen et me donnaient, pendant de longues périodes, le sentiment qu'à chaque séance tout était à recommencer. Survivre impliquait de ma part un double mouvement.

D'une part, prendre la pleine mesure de ce que, pour Jean, chacun de ces aléas résonnait comme une défaillance de ma part équivalant à la destruction de la toile que nous essayions de tisser ensemble : c'était ainsi, et tous mes arguments en sens contraire résonnaient, à juste titre me semble-t-il, comme des rationalisations d'analyste professionnellement bienveillant. Mais, d'un autre côté, survivre, c'était aussi recommencer, séance après séance, à retisser cette

1. Expression que je préfère à celle de « présence réelle », trop marquée d'objectivation.

2. Le mot « versant » étant à prendre ici au sens du terme bionien de *vertex*.

toile déchirée, essayer à chaque fois de mettre en lumière ce qui avait, ce jour-là, à ce moment-là, conduit à sa destruction.

Petit à petit, comme je l'ai décrit, quelque chose a fini par tenir. Mais alors, la question s'est faite d'autant plus pressante : quand je n'étais plus là, que devenait cette toile ? L'impression que Jean retirait de mes absences était celle d'une sorte d'effondrement silencieux. Cela a duré ainsi jusqu'au jour où j'ai pu lui dire qu'une toile devait, pour tenir, être fixée dans un cadre. De manière significative, j'avais en tête, à ce moment-là, l'encadrement par l'hallucination négative de la présence maternelle, alors que lui a compris ma remarque comme faisant référence à la fixité du cadre analytique et à la régularité de ma présence, qu'il a alors pu reconnaître.

### *Présence de l'objet, espace de pensée et médium*

Mais j'aimerais aujourd'hui faire de cette métaphore encore un autre usage. Comment agit ce que je viens d'appeler la présence sensible de l'analyste ? La formulation à laquelle je suis parvenue, je la dois au grand médiéviste et historien de l'art Hans Belting dans son livre, *Pour une anthropologie de l'image*, condensé de ses leçons au Collège de France (Belting, 2005). Cette présence me paraît essentielle pour que se mette en place ce que cet auteur appelle un *médium* – en l'occurrence, un médium vivant, constitué par un mode particulier d'intrication entre psyché de l'analysant et celle de l'analyste, et sur la constitution duquel je voudrais maintenant m'attarder quelque peu.

Qu'est-ce qu'un médium ? Pour le dire très rapidement, c'est, selon Belting, ce par quoi et/ou ce sur quoi une image devient visible. Les médiums sont « les supports ou les hôtes » – qu'il s'agisse du corps propre ou d'un substitut – « dont les images ont besoin pour accéder à leur visibilité » (*ibid.*, p. 39). L'étude de la place des images dans les diverses cultures est pour une bonne part celle de leurs médiums et de leur variabilité. Pas d'image qui ne se fonde sur un médium, celui-ci constituant la toile de fond nécessaire sur laquelle peut ensuite se former l'image. Ce qui m'importe ici et que Belting souligne avec insistance, c'est que le médium est entièrement dans la positivité, dans la présence, alors que l'image a partie liée avec l'absence : elle est image de quelque chose qui n'est pas – ou plus – là.

On pensera, bien sûr, au médium malléable (Milner, Roussillon) comme à l'espace transitionnel. Mais ceux-ci décrivent une préforme de ce qui deviendra une relation d'objet. Ce à quoi je m'attache concerne, en revanche, la manière dont l'analyste, à travers la qualité de sa présence, prête son psychisme à son patient et le plie aux besoins de celui-ci, lui permettant de cons-

tituer une ébauche d'espace propre, qui est à la fois un espace identitaire *et* un espace pour penser. On serait tenté d'écrire que le mouvement que je décris précède la formation de l'espace intermédiaire comme la mise en jeu du médium malléable, mais cela relèverait d'une vision trop linéaire et simpliste des choses. Je préfère l'envisager comme un autre *vertex*, constituant un aspect important du trop galvaudé *holding* winnicottien. Toute une part de notre activité me paraît passer par la formation d'un tel médium, formant un fond, un réseau de présence sur lequel l'activité de pensée va ensuite pouvoir prendre son essor.

Il est à remarquer que le mouvement portant cette modalité est vécu par l'analysant comme une reconnaissance profonde de ce qu'il est. Si l'autre – le parent, l'analyste – peut se mettre à cette place qui est la mienne aussi sans me détruire ni me disqualifier – et sans être détruit ni disqualifié –, c'est que j'ai le droit d'exister. Dans cette partie du travail, il s'agirait de construire une toile de fond commune, *formant le fond le plus personnel de l'individu précisément parce que l'objet a pu la reconnaître comme commune.*

L'objet (l'analyste) dirait, en quelque sorte : « Je te reconnais. Ma manière de te reconnaître, c'est – qu'on me pardonne le néologisme – de m'indifférencier de toi (c'est le plan identitaire), *et c'est en même temps* d'être le sol sur lequel tu vas pouvoir – même et surtout si c'est pour commencer par le piétiner – faire tes premiers pas psychiques (on est ici sur le plan de l'espace de pensée). » L'analysant répondrait, de manière plus ou moins implicite : « Si tu le peux, alors cela veut dire que j'ai le droit d'être. » Notez-le bien : il ne s'agit pas d'avoir, mais bien de se voir reconnu dans ce qu'on *est*, par le fait même que l'objet accepte de ne pas se différencier de soi.

On voit la complexité de ce mouvement du côté de l'analyste, puisque celui-ci est conduit, sinon à se dépouiller de quelque chose qu'il connaît (son identité propre), du moins à le mettre en jeu et à l'échanger partiellement contre quelque chose encore à venir et dont il ne saisit pas les contours de manière claire (l'identité en friche – mais aussi potentiellement en devenir – de son patient). Ce mouvement comporte deux aspects.

D'abord un état de réceptivité et passivité profonde, comportant certes l'attention flottante, mais ne s'y résumant pas. Peut-être serait-il plus adéquat de parler d'identité flottante ? J'éprouve souvent dans ces séances un sentiment physique ; mes limites corporelles deviennent incertaines, floues.

L'autre élément en jeu constitue, quant à lui, le revers paradoxal de la médaille dont l'avert est la passivité que je viens de décrire. C'est une sorte d'élan intérieur qui me pousse vers mon patient, le sentiment profond que mes mots, mes pauvres mots, sont tout ce dont je dispose pour le tenir. C'est tout et c'est bien peu, mais l'inverse est aussi vrai : c'est certes peu, mais c'est *tout*. En

d'autres termes, dans le cadre analytique, la totalité de l'investissement n'a que les mots et leur tonalité pour s'exprimer.

C'est sans doute à ce point que l'analyste rencontre de la manière la plus aiguë ses propres limites. Limites de son identité et limites de sa propre position passive se fondent pour ne faire plus qu'une seule et même chose : dans ce mouvement qui le sort de lui-même, l'analyste ne peut en effet qu'éprouver le risque de se perdre, la crainte de sombrer dans une folie identitaire, d'où aussi le sentiment d'épuisement psychique et physique qui suit de tels moments.

Une fois l'indistinction assumée et consentie de part et d'autre, naît un mode de fonctionnement mental particulier. Le sujet a pu s'éprouver pensant parce qu'on l'accepte dans sa non-différence. Petit à petit, il en vient à pouvoir choisir : emprunter nos modes de pensée, mais aussi tester l'acceptabilité de sa différence. Il y a là une jubilation, qui pourrait évoquer un mouvement maniaque mais que je crois très différent dans son fondement. Elle naît, me semble-t-il, d'un vécu particulier : l'analysant éprouve la capacité de l'analyste (et sans doute de la mère) à tolérer son identité (entendue ici dans son double sens d'identité propre et de ce qui, à travers le processus que je décris, est devenu identique).

Mais un fait est essentiel : cet élan n'est possible *que parce qu'il s'inscrit dans un cadre* – le cadre analytique – caractérisé par une asymétrie fondatrice de la relation analytique et fondamentale à son déploiement. Il s'établit donc une tension dynamique entre l'élan nous portant vers notre analysant et la censure inscrite dans le cadre même, censure qui vient *à la fois* rappeler à l'analyste l'interdit de l'inceste (même et surtout là où il prendrait une forme primaire ayant pour visée, à travers le mouvement de fusion, un retour au ventre maternel) *et* limiter un mouvement identificatoire pourtant indispensable. C'est cette tension nécessaire qui me paraît responsable de la très vive résistance intérieure à laquelle l'analyste se heurte dans de tels moments.

### *Interprétations « médiales » et activité de construction*

Quelques mots s'imposent ici sur un type d'interprétations qui m'est apparu particulièrement important dans ce travail.

Évoquant l'analyse de Jean, j'ai insisté tout à l'heure sur la nécessité de mettre en lumière, séance après séance, ce qui conduisait à la destruction de notre toile commune. Or, à cette question récurrente et cruciale, il n'y avait pas de réponse toute faite. Évidemment, la destruction pouvait provenir de lui, de sa manière de fétichiser mes insuffisances, et, quand c'était le cas, il

était impératif de lui montrer, aussi ironiques et violentes qu'aient pu être ses réactions, que sa violence ne pouvait que susciter la haine de l'objet (Winnicott, 1947).

Mais la destruction pouvait aussi provenir de moi. Ce pouvait être un moment d'inattention ou, plus banalement mais engageant mon narcissisme de manière plus aiguë, un moment d'aveuglement contre-transférentiel aux enjeux du moment. Ou encore un ton de voix un peu différent, un mouvement d'irritation ou de lassitude, une absence, surtout si elle était imprévue. Ce pouvait être enfin une formulation entrant en collision de manière inattendue avec certains aspects traumatiques de son histoire.

Dans ce genre de situations, le choix des mots m'a semblé revêtir une importance particulière : autant il aurait été inadéquat d'adopter une position masochiste du style : « C'est parce que j'ai dit telle ou telle chose que le contact entre nous a été rompu » ; autant était-il aussi vital que je prenne en compte le fait que certaines de mes formulations avaient eu en lui tel ou tel écho.

Au fil de mon travail avec Jean comme avec d'autres analysants, je me suis rendu compte qu'un type d'interprétations occupait une place de plus en plus centrale dans mon activité. Ce sont des interventions qui prennent le plus souvent une forme grammaticale marquée par l'indétermination : « Ça a résonné de telle ou telle façon » ou, face à un moment opératoire : « Ce qui s'est passé hier [plutôt que : "Ce que j'ai dit hier"] aurait-il eu pour effet d'altérer la tonalité de la séance aujourd'hui ? »

J'appellerai ces interprétations « médiales ». Ce qu'elles formulent est en effet doublement médial. Une première fois parce qu'elles *partent* du médium au sens où je l'ai défini, alors même qu'elles sont formulées par la voix de l'analyste : on pourrait dire que toute une part du travail que j'ai tenté de décrire tend à lui permettre de devenir cet interprète du médial. Elles sont médiales une deuxième fois dans la mesure où elles *parlent* du médium : elles expriment quelque chose de la manière dont il vibre, dont il est mis sous tension jusqu'à se déchirer ou, au contraire, dont il est en train de se constituer. Interprétations médiales et construction m'apparaissent donc comme étroitement liées, comme deux aspects complémentaires de notre activité.

### *Cadre et dialectique présence/absence*

Un point est à relever. L'ensemble de ma réflexion me conduit à considérer l'alternative divan-fauteuil *versus* face-à-face de manière différente de celle dont elle est le plus souvent envisagée. On se demande généralement : ce patient (ou cette patiente) va-t-il(elle) pouvoir utiliser le cadre analytique

que nous lui offrons ? Ma réflexion emprunte un chemin inverse. La question que je me pose est bien plus : vais-je pouvoir avec ce patient (ou cette patiente) aller assez loin à sa rencontre, vais-je pouvoir tolérer le vacillement nécessaire de mes propres limites, supporter l'angoisse que celui-ci va immanquablement susciter en moi, supporter la confusion qui en résulte, de manière à permettre que se crée une chimérisation créative de nouvelles potentialités ?

On se heurte ici à un nouveau paradoxe. La qualité de présence de l'analyste ne peut pleinement se vivre que dans la mesure où la dialectique présence/absence, positivité/négativité peut pleinement se déployer. Et ce ne peut être le cas que dans un cadre où la négativité est d'emblée établie comme un élément fondamental – autrement dit, sur le divan.

Dans le face-à-face, en revanche, la positivité est donnée d'emblée, elle est dominante, comme l'est la présence réelle de l'analyste. Mais, du moment qu'elle est donnée, elle ne constitue pas un véritable enjeu. Voir quelqu'un en face-à-face, c'est présumer que le moment n'est pas venu de mettre sous tension la dialectique entre présence et absence, entre voir et ne pas voir, ainsi que ses répercussions sur la naissance de l'activité de pensée<sup>1</sup>.

Il ne s'agit pas de prétendre que le face-à-face est de moindre valeur que le dispositif divan-fauteuil. L'important est que les enjeux sont différents. Bien sûr, on est tenté d'écrire que, chaque fois que c'est possible, le choix du divan s'impose. Mais le risque d'une telle formulation est de faire de la cure sur le divan une représentation / un but de l'analyste, la fétichisant et induisant en lui un forçage reproduisant les empiètements précoces auxquels certains de nos patients ont été soumis. L'enjeu est bien plus de saisir quelles sont les conditions optimales, avec ce patient-là et cet analyste-là, pour que se développe un véritable travail psychique, enjeu de toute cure.

#### EN GUISE DE CONCLUSION

Revenons une dernière fois à la remarque ironique de Jean et ma réponse : la toile immatérielle qui nous occupe a besoin de points où se fixer. Ces points, quels sont-ils ? Je l'ai dit : lui parlant, j'avais en tête l'encadrement par l'hallucination négative de la mère. Mais, à cette association théorique, se superposait

1. Je laisse de côté les autres facteurs – économiques, sociaux, culturels – en jeu dans ce choix, non qu'ils ne soient importants, mais parce qu'ils ne constituent pas le centre de mon propos.

une image intérieure : je voyais une toile d'araignée vibrant dans le soleil, simplement fixée à un cadre de fenêtre (une fenêtre qui, de plus, renvoie à des moments particulièrement heureux de ma vie), et je me disais : « C'est vrai, sans ce cadre, rien ne tient. » En d'autres termes, il me fallait donner à cette figuration un ancrage dans une réalité vécue, cet ancrage qui fait, chez certains de nos patients, si cruellement défaut, cette réalité vécue qu'il nous incombe si souvent de construire avec eux.

Poursuivons le fil de la métaphore : ce qui va permettre que tienne le cadre, que la toile ne s'effondre pas, c'est que se constitue, au fil de l'alternance entre présence et absence, au fil aussi de la destruction rageuse ou désespérée de la toile et de sa reconstruction patiente, au fil enfin de la connaissance (au sens étymologique du terme : naissance avec) de ce qu'éprouvent nos patients, un véritable encadrement, ancré dans l'épaisseur et la qualité de notre présence, qui puisse peut-être ensuite, une fois, devenir enfin l'objet d'une négativation hallucinatoire. L'accession à la négativation, enrichissant le Moi, va à son tour renforcer le vécu commun dans la présence partagée, cette séquence entraînant, si tout se passe bien, un cercle vertueux. Alors pourra se construire, pour la première fois, ce qui jusqu'alors n'a pu prendre place dans le psychisme comme dans l'organisation psychosomatique de nos analysants. Alors aussi pourront-ils, selon les mots de Goethe cités par Freud, devenir ce qu'ils sont.

Mais devenir ce que l'on est, ce serait aussi, sur le versant identitaire cette fois, reconnaître que notre fond le plus personnel est tissé par de l'« autre » – plus même : est fait en bonne partie de cet « autre » –, reconnaître que, finalement, nous sommes tous des chimères. Ce serait aller à la rencontre, autant que faire se peut, des éléments spécifiques de la chimère qui nous constitue, et, les acceptant et les intégrant en un tout, laisser se déployer cette unité fragile, originale et unique que nous appelons « moi » (je parle ici de notre moi quotidien et non de l'instance analytique).

Enfin, devenir ce qu'on est, ce serait, faisant de notre inachèvement une richesse et non une amputation, laisser agir en nous le reste<sup>1</sup> qui nous meut alors même qu'il nous échappera à jamais : construction sans fin d'une féminité originaire, dans laquelle je verrais volontiers la source profonde de notre créativité.

Aux poètes est donnée la capacité d'exprimer en quelques mots ce que nous tentons lourdement de mettre en forme. J'« inachèverai » donc ce travail en empruntant la voix de l'un deux, Paul Celan.

1. *Supra*, chap. 6 et 8.

ILLISIBILITÉ de ce monde.  
Tout, double.

Les horloges fortes  
donnent raison à l'heure scindée,  
à voix rauque.

Toi, coincé dans tes tréfonds,  
tu grimpes hors de toi  
pour toujours.

UNLESBARKEIT dieser Welt.  
Alles doppelt.

Die starken Uhren  
geben der Spaltstunde recht  
heiser.

Du, in dein Tiefstes geklemmt,  
entsteigst dir  
für immer.

Celan, 1971 (2007), p. 15.

L'illisibilité du monde – interne comme externe – qui tous nous scinde et nous fait « grimper hors de nous » a brisé le destin de Celan. L'espoir qui a soutenu mon parcours est en quelque sorte celui dont le défaut l'a conduit au suicide : que notre construction nous permette d'accueillir cette illisibilité, et, l'accueillant, de la transformer pour une part, de la rendre moins intolérable pour une autre, de faire enfin du reste qu'elle contiendra toujours un aiguillon de vie et non – fût-ce silencieusement – une source de mort.

Jacques Press  
32, quai Gustave-Ador  
1207 Genève  
Suisse

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Assmann J. (1998), *Moïse l'Égyptien. Un essai d'histoire de la mémoire*, Paris, Aubier, « Histoire », 2000.
- Anzieu D. et al. (1987), *Les enveloppes psychiques*, Paris, Bordas ; nouv. éd., Paris, Dunod, 2000.
- Balint M. (1968), *The Basic Fault*, trad. franç. J. Dupont et M. Viliker, *Le défaut fondamental*, Paris, Payot, 1971.
- Baranès J.-J., Sacco F. et al. (2002), *Inventer en psychanalyse. Construire et interpréter*, Paris, Dunod.
- Bauduin A. (1994), L'« invention » de Serge Viderman, *Revue belge de Psychanalyse*, n° 24.
- Bayle G. (1995), Les clivages, *RFP*, t. LIX, n° 5, 1315-1550.
- Belting H. (2004), *Pour une anthropologie de l'image*, Paris, Gallimard, « Le Temps des images ».
- Bion W. R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, trad. franç. F. Robert, Paris, PUF, 1979.
- Bion W. R. (1967), *Réflexion faite*, trad. franç. F. Robert, Paris, PUF, 1983.
- Blass R. (2006), Le concept de « vérité historique » de Freud et les fondements inconscients de la connaissance, *RFP*, t. LXX, n° 5, 1619-1632.
- Bleger J. (1967), *Symbiose et ambiguïté*, trad. franç. A. Morvan, Paris, PUF, 1981.

- Blum H. (1980), The value of reconstruction in adult psychoanalysis, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 61, 39-52.
- Blum H. (2003 a), Repression, transference and reconstruction, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 84, 497-503.
- Blum H. (2003 b), Response to Peter Fonagy, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 84, 509-515.
- Botella S. (2003), Une « théorie implicite » de la pratique analytique, *RFP*, t. LXVII, n° 5, 1173-1184.
- Botella S. (2004), Autour du champ dépressif, *RFP*, t. LXVIII, n° 5, 1299-1304.
- Botella S. (2005), L'Œdipe du Ça ou Œdipe sans complexe, *RFP*, t. LXIX, n° 5, 717-729.
- Botella C. et S. (1990), La problématique de la régression formelle de la pensée et l'hallucinatoire, in *Psychanalyse : questions pour demain*, Paris, PUF, « Monographies de la Revue française de Psychanalyse ».
- Botella C. et S. (1992), Le statut métapsychologique de la perception et l'irreprésentable, *RFP*, t. LVI, n° 1, 23-41.
- Botella C. et S. (2001 a), *La figurabilité psychique*, Lausanne-Paris, Delachaux & Niestlé.
- Botella C. et S. (2001 b), Figurabilité et régrédience, *RFP*, t. LXV, n° 5, 1149-1239.
- Braunschweig D., Fain M. (1975), *La nuit le jour*, Paris, PUF.
- Brenman E. (1980), The value of reconstruction in adult psychoanalysis, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 61, 53-60.
- Brenneis C. B. (1997), *Recovered Memories of Trauma : Transferring the Present to the Past*, Madison (Conn.), Int. Univ. Press.
- Brusset B. (1993), Découvrir ou fabriquer la vérité. La pensée psychanalytique de Serge Videman, *Revue internationale de Psychopathologie*, n° 9, 121-136.
- Cavell M. (2003), Freedom and forgiveness, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 84, 515-532.
- Canestri J. (2004), Le concept de processus analytique et le travail de transformation, *RFP*, t. LXVIII, n° 5, 1495-1543.
- Celan P. (1971), *Schneepart*, Frankfurt, Suhrkamp Verlag ; trad. franç. J.-P. Lefebvre, Paris, Le Seuil, 2007.
- Danon-Boileau L. (2001), Présentation, in S. Dreyfus et D. L'Heureux-Le Beuf, *Fixation, régression*, Paris, PUF, « Monographies de psychanalyse », pp. 7-14.
- Danon-Boileau L. (2006), La force du langage, *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, n° 82, 19-100.
- Davidson D. (2004), Truth, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 85, 1225-1230.
- Didi-Hubermann G. (2002), *L'image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Éd. de Minuit, « Paradoxes ».
- Donnet J.-C. (1995), *Le divan bien tempéré*, Paris, PUF, « Le Fil rouge ».
- Donnet J.-C. (2005), *La situation analysante*, Paris, PUF, « Le Fil rouge ».
- Dreyfus S., L'Heureux-Le Beuf D. et al. (2001), *Fixation, régression*, Paris, PUF, « Monographies de psychanalyse », pp. 29-44.
- Duparc F. (2001), La manie blanche ou la dépense des pensées, *Revue française de Psychosomatique*, n° 20, 51-169.
- Duparc F. (2006), La métapsychologie du cauchemar, du jeu et de l'identification projective, *RFP*, t. LXX, n° 5, 1559-1567.

- Durieux M.-C. (1992), De la régression : discussion tenue à propos de la communication de Mmes Heimann et Isaacs, *RFP*, t. LVI, n° 5, 1155-1166.
- Duvernay-Bolens J. (2001), La théorie de la récapitulation de Haeckel à Freud, *Topique*, n° 75, 13-34.
- Faimberg H. (2005), *The Telescoping of Generations. Listening to the Narcissistic Links between Generations*, London, The New Library of Psychoanalysis.
- Faimberg H., Corel A. (1990), Repetition and surprise : A clinical approach to the necessity of construction and its validation, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 71, 411-420.
- Fain M. (1971), Prélude à la vie fantasmatique, *RFP*, t. XXXV, n° 2-3, 291-364.
- Fain M. (1982), *Le désir de l'interprète*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Fain M. (1990), Psychanalyse et psychosomatique, *RFP*, t. LIV, n° 3, 625-638.
- Fain M. (1992), La vie opératoire et les potentialités de névrose traumatique, *Revue française de Psychosomatique*, n° 2, 5-24.
- Fain M. (1995), Régression ou distorsion ?, *RFP*, t. LIX, n° 3, 737-743.
- Fain M. (1997), La machine à remonter le temps, *RFP*, t. LXI, n° 5, 1685-1687.
- Fain M. (1998), Brève introduction à une discussion du système sommeil-rêve, *Revue française de Psychosomatique*, n° 14, 7-12.
- Ferenczi S. (1909), Transfert et introjection, *Psychanalyse*, I, trad. fr. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1968.
- Ferenczi S. (1913), L'acquisition du sens de réalité et ses stades, *Psychanalyse*, II, trad. franç. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1970.
- Ferenczi S. (1924), Thalassa, *Psychanalyse*, III, trad. franç. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1974.
- Ferenczi S. (1926), Le problème de l'affirmation du déplaisir, *Psychanalyse*, III, trad. franç. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1974.
- Ferenczi S. (1932), Confusion de langues entre l'adulte et l'enfant, *Psychanalyse*, IV, trad. franç. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1982.
- Ferenczi S. (1934), Réflexions sur le traumatisme, *Psychanalyse*, IV, trad. franç. par l'équipe du Coq-Héron, Paris, Payot, 1982.
- Ferro A. (2002), *Facteurs de maladie, facteurs de guérison*, trad. franç. N. Brissod, Paris, In Press.
- Flem L. (1998), Archives de l'inconscient ou fiction théorique ?, in D. Le Beuf, R. Peron, G. Pragier, *Construire l'histoire*, Paris, PUF, « Monographies de la Revue française de Psychanalyse », pp. 135-146.
- Fonagy P. (2003), Rejoinder to Harold Blum, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 84, 503-509.
- Freud S. (1895), *La naissance de la psychanalyse, Lettres à W. Fliess, Notes et plans, 1887-1902*, Paris, PUF, 1956.
- Freud S. (1900 a), *L'interprétation des rêves*, trad. franç. I. Meyerson révisée par D. Berger, Paris, PUF, 1980 ; *OCF.P*, IV, 2003 ; *GW*, II.
- Freud S. (1911 b), Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique, *Résultats, idées, problèmes*, I, trad. franç. J. Laplanche, Paris, PUF, 1984 ; *OCF.P*, XI, 1998 ; *GW*, VIII.
- Freud S. (1912-1913 a), *Totem et tabou*, trad. franç. M. Weber, Paris, Gallimard, 1993 ; *OCF.P*, XI, 1998 ; *GW*, IX.

- Freud S. (1914 c), Pour introduire le narcissisme, *La vie sexuelle*, trad. franç. J. Laplanche, Paris, PUF, 1969 ; *OCF.P*, XII, 2005 ; *GW*, X.
- Freud S. (1914 g), Remémoration, répétition et perlaboration, *De la technique psychanalytique*, trad. franç. A. Berman, Paris, PUF, 1981 ; *OCF.P*, XII, 2005 ; *GW*, X.
- Freud S. (1918 b [1914]), À partir de l'histoire d'une névrose infantile, *Cinq psychanalyses*, trad. franç. M. Bonaparte et R.-M. Lœwenstein, Paris, PUF, 1990 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, XII.
- Freud S. (1915 c), Pulsion et destin des pulsions, *Métapsychologie*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, X.
- Freud S. (1916-1917 a [1915-1917]), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1999 ; *OCF.P*, XIV, 2000 ; *GW*, XI.
- Freud S. (1920 g), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, trad. franç. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Payot, « PBP », 1982 ; *OCF.P*, XV, 1996 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1924 b [1923]), Névrose et psychose, *Névrose, psychose et perversion*, trad. franç. D. Guéroux, Paris, PUF, 1973 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1924 c), Le problème économique du masochisme, *Névrose, psychose et perversion*, trad. franç. D. Guéroux, Paris, PUF, 1973 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1924 e), La perte de la réalité dans la névrose et la psychose, *Névrose, psychose et perversion*, trad. franç. D. Guéroux, Paris, PUF, 1973 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIII.
- Freud S. (1926 d [1925]), *Inhibition, symptôme et angoisse*, trad. franç. M. Tort, Paris, PUF, 1965 ; *OCF.P*, XVII, 1992 ; *GW*, XIV.
- Freud S. (1927 e), Le fétichisme, *La vie sexuelle*, trad. franç. D. Berger, Paris, PUF, 1969 ; *OCF.P*, XVIII, 1994 ; *GW*, XIV.
- Freud S. (1933 a [1932]), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. franç. M.-R. Zeitlin, Paris, Gallimard, 1984 ; *OCF.P*, XIX, 1995 ; *GW*, XV.
- Freud S. (1937 c), L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.
- Freud S. (1937 d), Constructions dans l'analyse, *Résultats, idées, problèmes*, II, trad. franç. E. R. Hawelka, U. Huber et J. Laplanche, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVI.
- Freud S. (1939 a), *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, trad. franç. C. Heim, Paris, Gallimard, 1986 ; *GW*, XVI.
- Freud S. (1940 a [1938]), *Abrégé de psychanalyse*, trad. franç. A. Berman, revue par J. Laplanche, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XV.
- Freud S. (1940 e [1938]), Le clivage du Moi dans le processus de défense, *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985 ; *GW*, XVII.
- Freud S. (1985 a [1915]), *Vue d'ensemble sur les névroses de transfert. Un essai métapsychologique*, édition bilingue, Paris, Gallimard, 1985 ; *OCF.P*, XIII, 1988 ; *GW*, Nachtragsband, 1987.
- Gabbard G. (1997), A reconsideration of objectivity in the analyst, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 78, 15-26.
- Godelier M. (2004), *Les métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard.

- Goody J. (1997), *La peur des représentations. L'ambivalence à l'égard des images, du théâtre, de la fiction, des reliques et de la sexualité*, trad. franç. P.-E. Dauzat, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui », 2003.
- Green A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Gallimard.
- Green A. (1995), L'analité primaire dans la relation anale, in C. Couvreur et B. Brusset, *La névrose obsessionnelle*, Paris, PUF, « Monographies de la Revue française de Psychanalyse ».
- Green A. (1997), The intuition of the negative in playing and reality, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 78, 1071-1084.
- Green A. (1999 a), Sur la discrimination et l'indiscrimination affect-représentation, *RFP*, t. LXIII, n° 1, 217-272.
- Green A. (1999 b), Passivité-passivation : jouissance et détresse, *RFP*, t. LXIII, n° 5, 1587-1600.
- Green A. (2000 a), *Le temps éclaté*, Paris, Éd. de Minuit.
- Green A. (2000 b), *La diachronie en psychanalyse*, Paris, Éd. de Minuit.
- Green A. (2000 c), La position phobique centrale, avec un modèle de l'association libre, *RFP*, t. LXIV, n° 4, 743-771.
- Green A. (2001), Reculer pour mieux sauter, *RFP*, t. LXV, n° 5, 1303-1314.
- Grubrich-Simitis I. (1991), *Freuds Moses-Studie als Tagtraum*, Weinheim, Verlag Internationale Psychoanalyse.
- Guillaumin J. (1989), La pulsion de mort, prothèse théorique de l'impensé du contre-transfert dans la psychanalyse ?, *RFP*, t. LIII, n° 2, 593-618.
- Hamilton V. (1993), Truth and reality in psychoanalytic discourse, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 74, 63-79.
- Hanly C. (1990), The concept of truth in psychoanalysis, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 71, 375-383.
- Janin C. (1995), La réalité, entre traumatisme et histoire, *RFP*, t. LIX, n° 1, 115-132.
- Janin C. (1998), Psychanalyse, histoire, temps : questions de méthodes, in D. Le Beuf, R. Perron, G. Pragier, *Construire l'histoire*, Paris, PUF, « Monographies de la Revue française de Psychanalyse », pp. 147-162.
- Kaës R. et al. (1993), *Transmission psychique entre les générations*, Paris, Dunod.
- Kahn L. (2001), L'action de la forme, *RFP*, t. LXV, n° 4, 983-1056.
- Kuhn T. S. (1977), *The Essential Tension. Selected Studies in Scientific Tradition and Change*, Chicago-London, The University of Chicago ; trad. franç. M. Biezunski et al., Paris, Gallimard, 1990.
- Laplanche J. (1998 a), La psychanalyse : mythes et théorie, *RFP*, t. LXII, n° 3, 871-888.
- Laplanche J. (1998 b), Narrativité et herméneutique. Quelques propositions, *RFP*, t. LXII, n° 3, 889-893.
- Loewald H. (1981), Regression : Some general considerations, *Psychoanalytic Quarterly*, n° 50, 22-43.
- Loraux N. (1991), L'homme Moïse et l'audace d'être historien, *Le cheval de Troie*, n° 3, 83-89.
- Lloyd G. E. R. (1990), *Demystifying Mentalities*, Cambridge, Cambridge University Press ; trad. franç. F. Regnot, *Pour en finir avec les mentalités*, Paris, La Découverte, 1993.
- McDougall J. (1989), *Théâtres du corps : le psychosoma en psychanalyse*, Paris, Gallimard.

- McDougall J. (1996), *Éros au mille et un visages : la sexualité humaine en quête de solutions*, Paris, Gallimard.
- Marty P. (1952), Difficultés narcissiques de l'observateur devant le problème psychosomatique, *RFP*, t. XVI, n° 3 ; republié in *Revue française de Psychosomatique*, n° 4, 1993, 147-164.
- Marty P. (1976), *Les mouvements individuels de vie et de mort*, Paris, Payot.
- Marty P. (1980), *L'ordre psychosomatique*, Paris, Payot.
- Merleau-Ponty M. (1960), *Signes*, Paris, Gallimard.
- M<sup>U</sup>zan M. de (1977), *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard.
- M<sup>U</sup>zan M. de (1994), *La bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient ».
- M<sup>U</sup>zan M. de (1998), Impasses de la théorie, théories indispensables, *RFP*, t. LXII, n° 5, 1459-1465.
- Nicolaïdis N. (1984), *La représentation. Essai psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Ogden T. (1994), The analytic third : Working with intersubjective clinical facts, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 75, 3-19.
- Ogden T. (2005 a), Le tiers analytique : les implications pour la théorie et la technique psychanalytique, *RFP*, t. LXIX, n° 3, 751-776.
- Ogden T. (2005 b), *This Art of Psychoanalysis. Dreaming Undreamt Dreams and Interrupted Cries*, New York, Routledge.
- Oppenheimer A. (1988), La « solution » narrative, *RFP*, t. LII, n° 1, 17-35.
- Parat C. (1991), À propos de la répression, *Revue française de Psychosomatique*, n° 1, 91-113.
- Parsons M. (1992), The refinding of theory in clinical practice, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 73, 103-115.
- Pasche F., *Le sens de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1988.
- Pontalis J.-B. (1977), *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard.
- Pontalis J.-B. (1988), *Perdre de vue*, Paris, Gallimard.
- Pragier G., Faure-Pragier S. (2007), *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, Paris, PUF, « Le Fil rouge ».
- Press J. (1999), *La perle et le grain de sable. Traumatisme et fonctionnement mental*, Lausanne-Paris, Delachaux & Niestlé.
- Press J. (2003), Fixations somatiques et fonctionnement mental, *Revue française de psychosomatique*, n° 23, 145-162.
- Press J. (2004), Narcissisme de l'analyste et fonction de la théorie dans le champ psychosomatique, *Revue française de Psychosomatique*, n° 25, 155-164.
- Press J. (2005), Acquisition du sens de la réalité, folie et somatisation : un regard psychosomatique sur l'œuvre de Sándor Ferenczi, *Revue française de Psychosomatique*, n° 27, 49-66.
- Press J. (2006), Constructing the truth. From « Confusion of the tongues » to « Constructions in analysis », *International Journal of Psychoanalysis*, n° 87, 519-536 ; trad. franç. La construction de la vérité. De « Confusion de langues » à « Constructions dans l'analyse », *RFP*, t. LXXI, n° 1, 2007, 149-168.
- Press J. (2008), La construction de la théorie en psychosomatique, *Revue française de Psychosomatique*, à paraître.
- Quinodoz J.-M. (1997), Transitions in psychic structures in the light of deterministic chaos theory, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 78, 699-718.

- Rosenfeld H. A. (1990), *Impasse et interprétation*, trad. franç. B. Ithier et al., Paris, PUF.
- Roussillon R. (1995), La métapsychologie des processus et la transitionnalité, *RFP*, t. LIX, n° 5, 1375-1519.
- Roussillon R. (1997), La fonction symbolisante de l'objet, *RFP*, t. LXI, n° 2, 399-414.
- Roussillon R. (1999), *Agonie, clivage, symbolisation*, Paris, PUF.
- Roussillon R. (2001), *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*, Paris, Dunod.
- Sahlins M. (1985), *Islands of History*, Chicago, The University of Chicago Press ; trad. franç. *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, « Hautes Études ».
- Said E. (2004), *Freud et le monde extra-européen*, Paris, Le Serpent à Plumes.
- Sami Ali M. (1984), *Le visuel et le tactile : essai sur la psychose et l'allergie*, Paris, Dunod.
- Sami Ali M. (2000), *L'impasse relationnelle. Temporalité et cancer*, Paris, Dunod.
- Sandler J., Sandler A.-M. (1992), Réflexions sur la régression et l'antirégression, *RFP*, t. LVI, n° 5, 1089-1099.
- Sandler J., Sandler A.-M. (1997), The past unconscious, the present unconscious and the vicissitudes of guilt, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 68, 331-341.
- Schafer R. (1976), *Un nouveau langage pour la psychanalyse*, trad. franç. S. Valantin et C. Grimal, Paris, PUF, 1990.
- Schafer R. (1983), *The Analytic Attitude*, London, Hogarth Press ; trad. franç. Tran Van Kai, Paris, PUF, 1988.
- Smadja C. (2001), *La vie opératoire. Essais psychanalytiques*, Paris, PUF, « Le Fil rouge ».
- Smadja C. (2004), La dépression inachevée, *RFP*, t. LXVIII, n° 5, 1239-1252.
- Smadja C. (2006), Les deux vies de l'opérateur, *Actualités psychosomatiques*, n° 9, 67-79.
- Spence D. P. (1982), Narrative truth and theoretical truth, *Psychoanalytic Quarterly* ; trad. franç. *RFP*, t. LXII, n° 3, 1998, 849-870.
- Spence D. P. (1989), Narrative appeal vs. historical validity, *Contemporary Psychoanalysis*, n° 25, 517-523.
- Steiner J. (1993), *Psychic Retreats*, London, Routledge.
- Stoller R. (1975), *Perversion, the Erotic Form of Hatred*, New York, Pantheon Books.
- Szwec G. (1998), *Les galériens volontaires. Essai sur les procédés autocalmants*, Paris, PUF, « Épîtres ».
- Target M. (1998), The recovered memories controversy, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 79, 1015-1028.
- Vassalli G. (2001), The birth of psychoanalysis from the spirit of technique : What have we learned ? How can we apply it ?, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 82, 3-25.
- Viderman S. (1970), *La construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël.
- Viderman S. (1998), *Épître aux Zélotes*, Paris, PUF, « Épîtres ».
- Warburg A. (2003), *Le rituel du serpent. Art et anthropologie*, Paris, Macula.
- Williams B. (2006), *Vérité et véracité. Essai de généalogie*, trad. franç. J. Lelaidier, Paris, Gallimard.
- Winnicott D. W. (1947), La haine dans le contre-transfert, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. franç. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969.

- Winnicott D. W. (1954), Repli et régression, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. franç. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D. W. (1955), Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, trad. franç. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D. W. (1965), La crainte de la folie, *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000.
- Winnicott D. W. (1971 b), *Jeu et réalité*, trad. franç. C. Monod, Paris, Gallimard, 1975.
- Winnicott D. W. (1987), *The Spontaneous Gesture*, Londres, The Winnicott Trust ; trad. franç. M. Gribinski, *Lettres vives*, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'inconscient », 1989.
- Winnicott D. W. (1988), *Human Nature*, Londres, The Winnicott Trust ; trad. franç. B. Weil, *La nature humaine*, Paris, Gallimard, 1990.
- Wittgenstein L. (1969), *Über Gewissheit*, Londres, Blackwell ; trad. franç. J. Fauve, *De la certitude*, Paris, Gallimard, 1965.